

Étude sur le style de vie de la rue

Notre mission est d'aider les Canadiens et les Canadiennes
à maintenir et à améliorer leur état de santé.
Santé Canada

On peut se procurer des exemplaires supplémentaires auprès de:

Publications
Santé Canada
Ottawa (Ontario)
K1A 0K9

Téléphone : (613) 954-5995
Télécopieur : (613) 941-5366

On peut obtenir, sur demande, la présente publication sur disquette, en gros caractères, sur bande sonore ou en braille.

Les opinions exprimées dans la présente publication sont celles des auteurs et ne reflètent pas nécessairement celles de Santé Canada.

Also available in English under the title:
The Street Lifestyle Study

© Ministre de Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, 1997
N° de cat. H39-382/1997F
ISBN 0-662-81376-6

 **stratégie canadienne antidrogue**

ÉTUDE SUR LE STYLE DE VIE DE LA RUE

Rédigé par

Tullio Caputo
Richard Weiler et
Jim Anderson

pour

Le Bureau de l'alcool, des drogues et
des questions de dépendance
Santé Canada

TABLES DES MATIÈRES

	Dédicace	iii
	Remerciements	iv
	Résumé	v
1.	Introduction	1
2.	Qui sont les jeunes marginaux	3
3.	Notre méthodologie	6
	3.1 Limites	8
4.	Les expériences antérieures à la vie dans la rue	9
	4.1 Image de soi avant d’opter pour la rue	9
	4.2 Vie familiale avant d’opter pour la rue	10
	4.3 Contacts avec des jeunes de la rue ou de jeunes délinquants avant d’opter pour la rue	11
	4.4 Expérience scolaire avant d’opter pour la rue.....	11
	4.5 Prévenir l’adoption du style de vie de la rue.....	12
5.	Expérience dans la rue	19
	5.1 Raisons qui poussent les jeunes à continuer de vivre dans la rue.....	21
	5.2 Raisons qui empêchent les jeunes de quitter la rue.....	22
	5.3 Possibilités de quitter la rue.....	25
6.	Expériences de l’abandon de la rue	28
	6.1 Obtenir de l’aide pour abandonner la rue.....	29
	6.2 Vivre le changement	31
	6.3 Atteinte de buts et perspectives d’avenir	32
	6.4 Rétrospective de l’abandon de la rue	33
7.	Conclusions	35
8.	Recommandations	38
	Références	40
	Annexe : Questionnaire	42

Figure

Figure 1. Modèle descriptif des fugeurs et des jeunes de la rue	3
--	---

Tableaux

Tableau 1a. Sexe et image de soi avant la vie dans la rue	14
Tableau 1b. Sexe et vie familiale avant la vie dans la rue	14
Tableau 1c. Sexe et incidence de la vie familiale sur le choix d'aller vivre dans la rue	15
Tableau 2a. Image de soi avant la rue et ce qui aurait pu empêcher le jeune d'aller y vivre	16
Tableau 2b. Vie familiale et ce qui aurait empêché le jeune d'aller vivre dans la rue	17
Tableau 2c. Expérience scolaire et ce qui aurait empêché le jeune d'aller vivre dans la rue	17
Tableau 3a. Image de soi avant et pendant la vie dans la rue	20
Tableau 3b. Image de soi dans la rue et degré d'enracinement	20
Tableau 4. Distribution de fréquence des raisons qui retiennent les jeunes dans la rue	21
Tableau 5. Importance des différentes raisons dans le retour à la société	23
Tableau 6. Distribution de fréquence des autres raisons importantes dans la transition à la société	24
Tableau 7. Distribution de fréquence des raisons influant sur la décision de quitter la rue	26
Tableau 8. Distribution de fréquence des raisons qui ont poussé les jeunes à retourner à la rue	28
Tableau 9a. Image de soi dans la rue et obtention d'aide pour quitter la rue	30
Tableau 9b. Degré d'enracinement et obtention d'aide pour quitter la rue	30
Tableau 10a. Image de soi et plus grand obstacle se dressant devant les jeunes qui quittent la rue	33
Tableau 10b. Degré d'enracinement et plus grand obstacle se dressant devant les jeunes qui veulent quitter la rue	34

D é d i c a c e

Certaines personnes ont le don d'insuffler inspiration et énergie chez ceux et celles qui les entourent et Dick Weiler était de celles-ci. Militant de la justice sociale pendant plus de trente ans, il s'est engagé à créer une société plus bienveillante, plus compatissante et plus humaine. Peu importe son cheval de bataille — alphabétisation, développement social, prévention du crime ou jeunes à risque — il a toujours cru dans la nature humaine et manifesté son optimisme.

Dick Weiler nous a quittés en juillet 1995 peu après la fin du projet. Ceux et celles qui ont eu le plaisir de le connaître et de collaborer avec lui seront toujours guidés par son esprit inébranlable. Nous lui dédions ce rapport dans l'espoir qu'il saura refléter les valeurs et les croyances qui lui étaient si chères.

T.C., mars 1996

Remerciements

Nous désirons remercier tous les jeunes qui nous ont livré autant d'eux-mêmes. Leurs réponses franches à de nombreuses questions épineuses nous ont aidés à mieux les connaître et à mieux comprendre leurs expériences. Nous croyons que leur apport nous permettra de trouver de meilleures solutions pour les jeunes à risque.

Nous remercions tout spécialement les organismes et le personnel d'intervention auprès des jeunes qui nous ont diligemment appuyés. Ils nous ont chaleureusement accueillis et ont partagé avec nous leurs expériences professionnelles. Leur participation est venue grandement enrichir le contenu de notre rapport.

Résumé

Le présent rapport contient les résultats d'un projet visant à connaître les facteurs qui entraînent les jeunes dans la rue et à trouver des stratégies d'intervention auprès des jeunes afin de les empêcher de devenir des marginaux. Les recherches ont également porté sur les raisons qui poussent les jeunes vers ce style de vie et qui les empêchent de l'abandonner. En dernier lieu, les travaux ont tenté de cerner des stratégies en vue d'aider les jeunes à se démarginaliser et à réintégrer la société.

Les recherches ont ciblé les jeunes marginaux (Anderson 1993), ces jeunes à risque élevé qui ont adopté le style de vie de la rue. Ce style de vie peut impliquer des activités illégales, la toxicomanie, un comportement sexuel à risque élevé et les autres dangers de la marginalisation.

Les recherches se sont concentrées dans les cinq régions fédérales, soit les Maritimes, le Québec, l'Ontario, les Prairies et le Pacifique avec la collaboration des principales agences d'intervention auprès des jeunes. En tout, nous avons interviewé soixante-dix jeunes qui ont dû satisfaire aux exigences suivantes — être âgé de 14 à 24 ans, avoir vécu dans la rue pendant au moins un an, avoir adopté pleinement le style de vie et avoir abandonné la rue et réintégré une vie stable depuis au moins un an.

L'étude a démontré que les jeunes de la rue forment un groupe hétérogène et qu'ils ont emprunté des voies différentes pour adopter ce style de vie. Ils ont un vécu différent qui découle de caractéristiques et d'antécédents particuliers. Certains jeunes sont en mesure de relever les défis qui se présentent à eux avant d'arriver sur la rue, pendant qu'ils y vivent et après qu'ils l'ont quittée. D'autres par contre sont moins bien préparés et certains y trouvent la sécurité après avoir fui une vie familiale dangereuse caractérisée par les sévices.

Plusieurs répondants ont avoué que leur vie familiale était intolérable. Ils ont parlé de conflits et de querelles et même de sévices psychologiques, physiques, émotionnels et sexuels. Les facteurs de risque comprenaient une piètre image de soi, les relations avec des jeunes délinquants, des démêlés avec la police et des mauvaises expériences scolaires.

Les répondants ont cerné plusieurs dénominateurs communs lorsque nous leur avons demandé d'expliquer les facteurs qui les retiennent dans la rue. Ils ont mentionné que la liberté qu'apporte ce style de vie leur donne un sentiment de puissance et d'autodétermination. Ils ont également souligné l'importance d'être accepté et d'avoir des amis qui se préoccupent d'eux. En dernier lieu, ils ont dit que la vie dans la rue est excitante et que l'argent de même que l'alcool et la drogue sont des attraits séduisants. Lorsque nous leur avons demandé ce qui les empêchent de quitter la rue, les jeunes ont offert les mêmes raisons.

Parmi les facteurs qui assurent une transition réussie à une vie normale, on retrouve, entre autres, un lieu convenable où vivre, un bon emploi, l'accès aux services appropriés, l'appui des autres, une plus grande estime de soi et la collaboration d'un organisme social.

Les résultats de notre étude démontrent que des interventions peuvent réussir auprès des jeunes avant qu'ils ne quittent leur foyer pour la rue, pendant qu'ils y vivent et après avoir quitté ce style de vie. Plusieurs répondants ont indiqué que les travailleurs sociaux doivent faire preuve de patience et de cohérence dans leurs contacts avec les jeunes et ajouté qu'ils doivent revenir sans cesse à la charge et ne jamais abandonner. Ils ont mentionné qu'il faut motiver les jeunes à quitter la rue et que cette motivation peut se retrouver dans différents facteurs, dont la perte d'illusions ou une situation de crise. Ils ont ajouté que lorsque le jeune a décidé de quitter la rue, il doit pouvoir compter sur les services de transition appropriés.

En dernier lieu, il ne faut pas oublier les besoins sociaux de ces jeunes après qu'ils ont réintégré la société. L'acceptation par ses ami(e)s et ses familles dans la rue est attirante. Si l'isolement social et la marginalisation ont poussé le jeune dans la rue, ces mêmes facteurs peuvent l'y reconduire après la transition. La sensibilisation à une vaste gamme de besoins comprend la reconnaissance du besoin d'acceptation sociale de ces jeunes pendant leur transition.

I. Introduction

Depuis les dix dernières années, nous portons une plus grande attention aux défis qui s'offrent aux jeunes Canadiens. Nous consacrons sans cesse des recherches et des programmes aux jeunes à risque, notamment les fugueurs et les jeunes de la rue. Santé Canada s'intéresse particulièrement à ces jeunes au moyen de différentes initiatives dont la Stratégie canadienne antidrogue et d'autres mesures. Santé Canada utilise l'expression «jeunes marginaux» pour caractériser ces jeunes (Voir Anderson 1993). Le présent projet avait pour but d'enrichir le fonds de connaissances du ministère en cherchant à mieux comprendre les facteurs qui empêchent les jeunes d'opter pour la vie dans la rue ou qui peuvent les aider à fuir ce style de vie et réintégrer la société. Parmi ces éléments, on retrouve les facteurs de risque antérieurs qui mènent à la rue et les facteurs propres à ce style de vie.

Différents chercheurs canadiens ont décrit les particularités des jeunes de la rue et des fugueurs (Anderson 1993, Brannigan et Caputo 1993, Weiler et Kelly 1994, Fisher 1992, Kufeldt 1991, Kufeldt et Burrows 1994, Kufeldt et Nimmo 1987, Kufeldt et Perry 1989, Social Planning Council de Winnipeg 1990). Plusieurs études décrivent les caractéristiques démographiques de cette population, notamment le nombre de jeunes dans la rue, leur âge et leur sexe.

Les différentes estimations sur le nombre de jeunes dans la rue ne concordent pas. Radford et coll., (1989), ont avancé que l'on trouve environ 150 000 fugueurs au Canada. Par contre, la Coalition of Youth Work Professionals a estimé qu'au plus 5 000 jeunes de moins de 24 ans vivent dans les rues de Toronto. En dernier lieu, l'Evergreen Drop-in Centre, une halte-accueil d'intervention auprès des jeunes de Toronto pense que 12 000 jeunes vivent dans les rue de cette métropole (McCullagh et Greco 1990).

Nous comprenons mieux les difficultés que présentent les recherches sur ces jeunes lorsque nous tentons de déterminer l'âge des fugueurs (voir Brannigan et Caputo 1993). En effet, il faut élaborer une définition appropriée, déterminer les personnes visées par celle-ci, réussir à prendre contact avec les jeunes et fixer la fourchette d'âge propre aux jeunes de la rue. La plupart des chercheurs ont retenu 12 et 24 ans comme âges minimal et maximal (voir McCullagh et Greco 1990, Social Planning Council de Winnipeg 1990). Dans bien des cas, ces âges correspondent aux âges prescrits dans les mandats des centres d'intervention auprès des jeunes.

Plusieurs chercheurs ont également signalé le nombre d'hommes et de femmes qui vivent dans la rue. Selon la plupart des estimations, plus d'hommes que de femmes ont adopté ce style de vie mais il est impossible de le confirmer. Cependant, certains indices nous ont appris qu'au chapitre de l'âge, plus de femmes que d'hommes se trouvant dans le groupe d'âge inférieur vivent dans la rue (Janus et coll. 1987, Kufeldt et coll. 1988, Smart et coll. 1990, Social Planning Council de Winnipeg 1990).

La recherche menée au Canada traite des différents aspects des expériences des jeunes de la rue et de leur style de vie. McCullagh et Greco (1990) ont étudié l'implication des jeunes de la rue de Toronto dans divers crimes dont la prostitution, le vol, le vol qualifié, le vol à l'étalage, le trafic de drogue et la mendicité. Le Conseil de planification sociale de Winnipeg (1990) a également indiqué que les jeunes de la rue ont de nombreux démêlés avec la police. L'étude indique que les jeunes de la rue sont impliqués dans la prostitution, la vente de drogues, le vol, le vol qualifié, les balades dans des voitures volées, le vol à l'étalage, la fabrication de faux et la fraude. McCarthy (1990) a lui-aussi étudié le comportement criminel des jeunes et il a constaté que les jeunes de la rue de Toronto s'adonnent à des crimes graves dont le vol, le trafic de la drogue et la prostitution. Une autre étude a été menée par McCarthy et Hagan (1991) sur les facteurs propres à la criminalité des jeunes de la rue.

Les chercheurs canadiens ont également étudié les risques que présente pour la santé la vie dans la rue. Plusieurs études ont porté sur le sida et les autres MTS (Radford et coll. 1989), tandis que d'autres ont porté sur la toxicomanie (McCullagh et Greco 1990, Smart et coll. 1990, Conseil de planification sociale de Winnipeg 1990). Ces recherches ont prouvé que la toxicomanie existe chez les personnes qui vivent dans la rue.

Comme nous pouvons le constater, il existe un important fonds documentaire sur les particularités et les expériences des jeunes de la rue. Cependant, peu de chercheurs ont épuisé les sujets suivants : (1) les facteurs de risque préalables qui poussent les jeunes dans la rue (2) les facteurs propres à la réintégration dans la société (3) l'importance des facteurs préalables et transitoires dans l'élaboration de stratégies efficaces d'intervention.

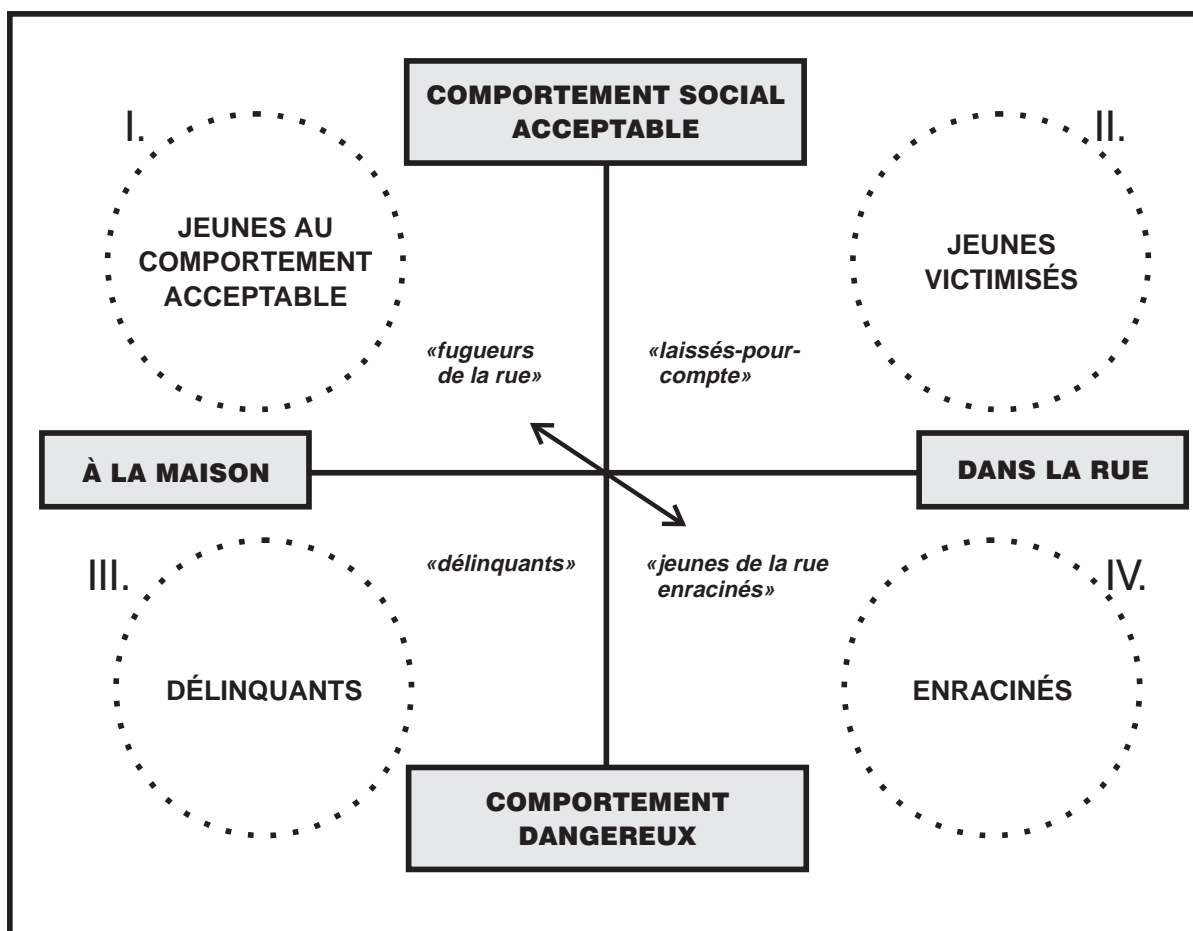
Nous présentons ici les résultats d'un projet de recherche dont le but était de connaître les facteurs qui mènent les jeunes à la rue et de trouver des stratégies d'intervention auprès des jeunes à risque. Nous nous sommes également penchés sur les facteurs qui retiennent les jeunes dans la rue et ceux qui les empêchent de fuir ce genre de vie. En dernier lieu, nous avons étudié les stratégies susceptibles d'aider les jeunes à se démarginaliser.

Nous voulons souligner ici que même si les jeunes qui vivent dans la rue présentent divers degrés de force psychologique, là n'était pas le but de notre étude. La force psychologique peut agir sur la rapidité et l'efficacité de la transition lorsque le jeune a témoigné le désir de quitter la rue. La transition peut être plus longue et pénible chez les jeunes qui ont peu de force de caractère.

2. Qui sont les jeunes marginaux ?

Dans notre étude, nous avons ciblé les jeunes marginaux. Brannigan et Caputo (1993) ont conçu un modèle qui permet d'identifier plus facilement les caractéristiques de cette tranche de jeunes à risque (voir la figure 1). Le modèle est fondé sur l'intersection de deux continuités. La première mesure l'implication dans le style de vie et la seconde mesure le temps passé dans la rue. Le style de vie peut comprendre la perpétration d'activités criminelles, notamment le vol, le vol à l'étalage et le cambriolage dont le but principal est l'acquisition des ressources nécessaires pour survivre. De plus, la vie dans la rue est caractérisée par la toxicomanie, les activités sexuelles à risque élevé et les dangers de la marginalité dont la violence et les autres menaces à l'intégrité physique et psychologique.

Figure 1.
Modèle descriptif des fugueurs et des jeunes de la rue



Le sens donné à «société dominante» tient compte des suppositions qui sous-tendent les continuités dont nous avons parlé plus haut. Puisqu'aucun style de vie ou pratique n'est rattaché à cette société, le concept signifie l'adoption d'un comportement acceptable et la fuite des activités inacceptables ou illégales. Pour le jeune, un comportement acceptable signifie la réalisation des attentes sociales, soit aller à l'école ou avoir un emploi. Cela ne veut pas dire survivre dans la rue ou consommer de façon abusive de l'alcool et d'autres drogues ou la prostitution. Le comportement acceptable signifie également un équilibre social et un mode de vie stable. Nous nous attendons tous à ce que la plupart des jeunes vivent avec leurs parents (ou tuteur) jusqu'à ce qu'ils aient une carrière et subviennent à leurs besoins. En présentant cette supposition, nous reconnaissons également que des jeunes jusque dans la vingtaine comptent sur l'appui financier de leurs parents pour faire leurs études collégiales ou universitaires ou, s'ils chôment, pour subvenir à leurs besoins. Ici encore, nous n'offrons aucune définition de société dominante, mais ce concept tel qu'il est utilisé ici sous-entend un certain équilibre social et une certaine continuité dans le mode de vie.

Brannigan et Caputo (1993) perçoivent la population cible dans l'optique de la continuité allant des spectateurs aux enracinés. Les fugueurs en puissance sont ceux qui passent beaucoup de temps dans la rue et qui s'adonnent à des activités reliées à la vie de la rue. Les enracinés sont ceux qui vivent dans la marginalité la plus grande et qui ont profondément adopté le style de vie de la rue. La différence entre les deux groupes est que les fugueurs en puissance ont encore un lien avec leur famille (Anderson 1993).

La continuité nous apprend que contrairement à ce que l'on peut penser, les jeunes de la rue ne constituent pas un groupe homogène. En effet, ils sont issus de différents milieux et ont des qualités, des besoins et des expériences particuliers. Ces jeunes à risque sont confrontés à différents facteurs qui les prédisposent à la vie dans la rue et aux dangers qu'elle comporte. Les jeunes de la rue n'ont pas tous les mêmes ressources et aptitudes. Certains ont une plus grande force de caractère et sont mieux équipés pour relever les défis qui se dressent devant eux.

La nature et le degré de l'implication dans le style de vie varient à différents échelons de la continuité. À titre d'exemple, certains «fugueurs en puissance» peuvent s'adonner plus ou moins aux activités propres à ce style de vie alors que les «enracinés» vivent toute la gamme des activités dangereuses. Cette distinction revêt une grande importance pour le dispensateur de services, car les membres de ce groupe hétérogène ont des besoins différents.

Comme nous l'avons mentionné plus tôt, notre étude porte sur deux interventions : (1) celles antérieures à la vie dans la rue et (2) celles susceptibles d'aider les jeunes à quitter la rue et à réintégrer la société. Nous ne savons que très peu sur les mesures à prendre pour empêcher les jeunes de rejoindre la rue. Nous avons étudié plusieurs stratégies de prévention, dont celles portant sur les besoins personnels, le vécu familial et les expériences scolaires.

De plus, nous ne savons pas trop ce qui peut aider les jeunes à regagner la société dominante. Nous avons posé aux jeunes des questions sur les services transitoires nécessaires. Ces services diffèrent beaucoup de ceux offerts aux jeunes de la rue, notamment les interventions en cas de crise ou les services de maintien. Les services d'intervention en cas de crise permettent de combler les besoins immédiats et pressants des jeunes et ils comprennent les soins médicaux d'urgence et certaines

interventions psychologiques. Les services de maintien sont ceux qui permettent de satisfaire les besoins continus et ils comprennent les repas, les vêtements et les gîtes d'accueil. Les services de transition sont différents, car ils ont pour but d'aider les jeunes qui ont manifesté le ferme désir de quitter la rue. Parmi ces services on retrouve le counseling en toxicomanie et personnel, l'apprentissage de l'autonomie fonctionnelle, les programmes préparatoires à l'emploi, le rattrapage scolaire et les autres services connexes.

Comme nous l'avons déjà mentionné, nous avons abordé les interventions préventives et transitoires. De plus, nous avons supposé que la population cible est hétérogène et que les jeunes présentent des forces de caractère particulières et une implication différente dans le style de vie, ce qui sous-entend alors des besoins différents au chapitre des services.

3. Notre méthodologie

Nos recherches avaient pour but de répondre aux deux questions suivantes : (1) Quels facteurs préalables poussent les jeunes à adopter le style de vie de la rue? (2) Quels facteurs ont une influence sur les jeunes dans leur transition vers la société dominante? Nous avons évalué le jeu de ces facteurs dans l'optique de l'élaboration de stratégies d'intervention appropriées et efficaces.

Nous avons mené des entrevues en profondeur avec des jeunes qui ont réussi à se démarginaliser. Nous leur avons demandé de parler de leurs expériences avant leur décrochage, durant leur vie dans la rue et pendant leur transition. Nous les avons invités à nous dire ce qui les aurait empêchés d'opter pour la vie dans la rue et aurait facilité l'atteinte d'un équilibre social.

Nous avons choisi une ville dans chacune des cinq régions fédérales, soit les Maritimes, le Québec, l'Ontario, les Prairies et la Colombie-Britannique. Nous avons fait nos choix après avoir consulté les représentants de Santé Canada et les personnes-ressources clés dans chaque région et puisé dans nos connaissances sur les villes dans chacune des régions. Nous avons ensuite consulté les personnes-ressources clés afin de connaître le nom des principaux organismes prestataires de services aux jeunes de la rue. Puis, nous avons contacté ces organismes et avons demandé la collaboration de ceux qui avait des contacts avec le groupe cible, un intérêt dans l'étude et la capacité de satisfaire aux exigences de l'étude.

Notre étude s'appuyait sur le choix d'un échantillon de commodité par les organismes d'intervention auprès du groupe cible. Ce genre d'échantillon nous permettait de prendre contact avec un grand nombre de personnes qui satisfaisaient à nos critères et qui acceptaient de collaborer avec nous. L'échantillon de commodité n'est pas représentatif des jeunes de la rue dans la ville qui ont fait une transition réussie à la société, mais la nature prospectorice de notre étude justifiait le recours à un tel échantillon.

Nous avons demandé à chaque organisme de choisir de 10 à 15 anciens jeunes de la rue. Nous avons demandé au personnel de consulter les dossiers et de trouver des candidats éventuels qui répondaient à nos critères d'admissibilité, entre autres :

- * avoir vécu dans la rue et avoir adopté le style de vie pendant au moins un an;
- * avoir quitté la rue et vivre une vie stable depuis un an ou plus;
- * être âgé de 14 à 29 ans.

Nous avons également tenté de recruter pour cette étude autant d'hommes que de femmes.

Après avoir trouvé un certain nombre de candidats éventuels, les organismes ont communiqué avec eux et leur ont fait remplir un questionnaire d'une page pour confirmer qu'ils satisfaisaient aux critères d'admissibilité. Ils ont ensuite demandé aux candidats admissibles s'ils voulaient collaborer et leur ont indiqué que leur présence à une entrevue leur rapporterait 15 \$. Le personnel de l'organisme et un membre de l'équipe de recherche ont dressé la liste des candidats qui seraient invités à collaborer au projet. Le personnel de l'organisme a communiqué avec eux afin de fixer la date de l'entrevue.

Nous avons dressé le protocole d'entrevue qui comprend des questions ouvertes et dirigées. Les questions visaient à obtenir des précisions sur les deux questions principales mentionnées plus haut et elles ont fait l'objet d'un pré-test auprès des jeunes et du personnel de organismes prestataires de services. De plus, nous avons tenu des séances de bilan après le pré-test avec les sujets et nous avons ajouté au questionnaire révisé les suggestions qui nous avaient été présentées (voir l'annexe).

Nous avons posé les questions révisées aux candidats retenus pour nos recherches. Les entrevues ont eu lieu dans les bureaux de l'organisme hôte et ont duré de 60 à 90 minutes. Nous avons noté textuellement les réponses et après les entrevues, nous avons donné un compte rendu à chaque candidat et lui avons expliqué notre projet et son but. Ces séances de bilan nous ont permis d'approfondir certains sujets soulevés pendant nos recherches.

Nous avons également eu des entretiens libres avec le personnel des organismes participants afin de traiter des questions soulevées pendant les entrevues. Nous avons testé certaines hypothèses dont les modèles élaborés par les données dont les particularités des jeunes de la rue et les différents chemins qui les ont menés à ce style de vie. Nous avons demandé aux intervenants d'évaluer l'expérience des jeunes dans leur transition à la société dominante. Nous leur avons demandé des informations précises sur les interventions qui pourraient empêcher un jeune d'opter pour la vie dans la rue. Nous leur avons aussi posé des questions sur les éléments qui retiennent les jeunes dans la rue, qui nuisent à l'abandon de ce style de vie et qui contribuent à une transition réussie.

Nous avons effectué 70 entrevues réparties comme suit : 19 à Halifax, 12 à Montréal, 15 à Ottawa, 13 à Calgary et 11 à Vancouver. Nous avons autant de répondants que de répondantes. La fourchette d'âge était de 16 à 31 ans. La répondante de 31 ans ne cadrerait pas avec le groupe d'âge cible mais nous l'avons retenue, car elle possédait d'imposantes connaissances de la rue et elle avait fait une transition réussie à une vie normale. L'âge moyen des répondants était de 21,6 ans et l'âge médian, de 21 ans.

3.1 Limites

Nous avons fait face à plusieurs limites qui découlent principalement du défi qu'a représenté la constitution de l'échantillon et l'accès aux répondants. À titre d'exemple, nous ne connaissons pas exactement le nombre de jeunes qui vivent dans la rue à la grandeur du pays ou dans une ville en particulier. De plus, les intervenants ont rarement des données sur le nombre et l'identité des jeunes qui ont abandonné pendant un an ce style de vie. Donc, nous n'avons pas une liste complète de la population cible d'où puiser un échantillon aléatoire. De plus, même si une telle liste existait, il nous aurait été difficile de contacter ces jeunes, car ils sont très mobiles et auraient probablement hésité à nous livrer leur passé.

La taille de l'échantillon constitue également une limite. Nous avons retenu un petit échantillon en raison de la nature prospective de nos recherches et des maigres ressources à notre disposition. Cependant, le nombre de répondants qui satisfaisaient à nos critères d'admissibilité et étaient connus des organismes jeunesse ont joué sur la nature de l'échantillon. Dans bien des cas, un organisme n'a pu trouver les dix à quinze candidats que nous avons demandés et dans d'autres, deux organismes ont dû collaborer pour trouver le nombre requis.

L'absence d'un échantillon aléatoire et la petitesse de notre échantillon nous empêchent de faire des généralisations. Toutefois, plusieurs facteurs nous portent à croire que notre échantillon est représentatif des jeunes qui ont quitté avec succès la rue. En premier lieu, nous connaissons la population cible et ses particularités, car nous avons effectué plusieurs recherches à leur égard. En deuxième lieu, nous avons demandé aux organismes participants de trouver des jeunes qui sont représentatifs de leur clientèle. Cette façon de procéder peut mener à un échantillonnage biaisé; il existe d'autres moyens de trouver et de contacter les personnes qui satisfaisaient à nos critères. Nous avons tenté d'éviter le plus possible ce genre de biais et de nous assurer que l'échantillon représentait le plus possible la population cible. Donc, nous croyons que les résultats de notre étude reflètent exactement les expériences des jeunes qui ont abandonné avec succès la vie dans la rue.

4. Les expériences antérieures à la vie dans la rue

Dans notre étude, nous voulions avant tout étudier les facteurs de risque dans la vie de la population cible afin de connaître ceux qui poussent une personne à opter pour la vie dans la rue. Afin de connaître ces facteurs, nous avons posé aux répondants des questions sur leurs antécédents personnels, leur vie familiale et leur expériences scolaires. Nous avons ensuite fait le lien entre leurs réponses et leur décision de vivre dans la rue, leur vécu pendant cette période et leurs expériences pendant leur transition à une vie normale.

4.1 Image de soi avant d'opter pour la rue

Nous avons posé aux répondants plusieurs questions sur leur image de soi avant d'aller vivre dans la rue. C'est ainsi que nous avons appris que 20 (28,6 p. 100) des 70 répondants avaient une image positive d'eux-mêmes avant de passer à la rue. Voici quelques réponses types :

Je crois que je débordais de vie. J'ai aimé apprendre. [Je] me sentais bien dans ma peau.

Cependant, 50 des répondants (71,4 p. 100) avaient une image négative d'eux-mêmes avant d'opter pour la rue. Voici ce que certains d'entre eux ont dit :

Je ne m'aimais pas beaucoup. J'ai pensé au suicide. J'ai joué avec des couteaux. J'aimais me blesser. Je consommait de plus en plus de drogue.

Je me sentais très mal dans ma peau. Je m'haïssais. Je me sentais stupide. J'haïssais mon corps. J'haïssais mon apparence. J'ai regardé au fond de moi-même et ce que j'ai vu m'a écoeuré. Je ne me sentais jamais accepté.

Nous avons posé aux répondants des questions sur leur interaction avec les autres. Vingt-six (37,7 p. 100) des 69 répondants ont dit être une personne solitaire tandis que 43 (61,4 p. 100) ont dit faire partie d'un groupe d'amis. Certains des solitaires avaient une grande confiance en eux mais nous avons relevé un groupe qui n'avait pas d'estime de soi. Nous avons dichotomisé cette variable selon une estime de soi positive ou négative.

Nous avons demandé aux répondants de nous indiquer leur groupe d'appartenance avant de passer à la rue. Ce groupe pouvait être un groupe marginal dont les «drogués» ou les «hookers» ou un groupe traditionnel, soit «preppies» ou «average». Nous avons encore ici dichotomisé cette variable selon l'affiliation à un groupe marginal ou traditionnel.

Nous avons élaboré une variable composée afin de mesurer l'image de soi en regroupant les réponses dans les trois domaines suivants : (1) la façon dont les répondants se perçoivent (2) se pensent-ils des solitaires (3) leur groupe d'appartenance. Ici, la distribution statistique a démontré que 20 des 60 répondants (33,3 p. 100) qui ont répondu à cette question avaient une bonne image de soi tandis que 40 (66,6 p. 100) avaient une mauvaise image de soi avant d'opter pour la vie dans la rue. Dix répondants n'avaient pas tous les renseignements sur une ou plusieurs variables et nous n'avons pas inclus leurs réponses. Nous avons utilisé la mesure composée de l'image de soi dans les autres analyses menées dans le cadre de notre étude.

4.2 Vie familiale avant de passer à la rue

Nous avons posé aux répondants plusieurs questions sur leur vie familiale avant de choisir de vivre dans la rue. Au cours des entrevues, nous avons relevé plusieurs tendances. En premier lieu, 13 (19,1 p. 100) des 68 personnes qui ont répondu à cette question ont dit avoir une vie stable avant d'opter pour la rue. Un répondant nous a dit ce qui suit :

La vie à la maison était super. J'ai grandi dans une petite ville. Elle était ennuyante et j'ai voulu voir le monde.

D'ajouter un autre répondant :

Plus j'y pense, plus je constate que ma vie familiale était bonne.

Sept répondants (10 p. 100) ont mentionné que leur vie familiale était caractérisée par le manque de ressources ou de la négligence des parents. Voici une réponse type :

Ma mère l'a vraiment mal pris. Elle avait déjà suffisamment de problèmes. Le Bien-être l'a obligée à quitter deux emplois pour vivre avec des prestations de 400 \$ par mois. Il n'y avait pas grand nourriture dans la maison.

Nous avons relevé deux genres de conflits familiaux. Le premier était issu du rejet des valeurs familiales par le jeune. Dans ce cas, le conflit se traduisait en engueulades sur le couvre-feu mais ne comportait pas de sévices physiques. En tout 27 (39,7 p. 100) des répondants ont dit avoir vécu ce type d'expérience. Vingt et un répondants (30,9 p. 100) ont parlé de conflits plus graves, notamment de sévices verbaux, physiques et sexuels et la plupart ont dit que leur vie familiale était intolérable. Ils ont vu dans la rue un autre mode de vie plus viable. Voici certains de leurs commentaires :

Mon père me battait souvent. Il frappait d'abord et posait des questions ensuite. La situation entre les parents et les enfants était très tendue.

Je voulais quitter à tout prix, car les sévices étaient trop graves. J'ai voulu la tuer à quelques reprises. Il y avait beaucoup de haine et de rancoeur.

Lorsque nous avons demandé aux répondants si leur vie familiale a influé sur leur décision d'opter pour la rue, 55 (78,6 p. 100) ont répondu dans l'affirmative.

4.3 Contacts avec des jeunes de la rue ou de jeunes délinquants avant d'opter pour la rue

Nous avons abordé d'autres facteurs de risque notamment (1) les contacts avec des jeunes délinquants et (2) les démêlés avec la police. Nous avons appris que 45 (64,3 p. 100) des répondants avaient des contacts avec des jeunes délinquants avant de passer à la rue. En réponse aux questions sur leurs expériences personnelles, 32 (46,4 p. 100) des 69 répondants ont dit avoir eu des démêlés avec la police avant d'opter pour la vie dans la rue. Ces démêlés étaient de différents genres : 19 (59,3 p. 100) répondants étaient impliqués dans des crimes contre les biens (vol à l'étalage et cambriolage), 7 (21,8 p. 100) dans des agressions et 6 (18,6 p. 100) donnèrent d'autres raisons. En dernier lieu, 41 (58,6 p. 100) des répondants ont avoué connaître quelqu'un qui vivait dans la rue avant de choisir ce style de vie, une décision qui leur a été plus facile à prendre que s'ils n'y connaissaient personne.

4.4 Expérience scolaire avant d'opter pour la rue

Les nombreux ouvrages sur les jeunes à risque mentionnent tous l'incidence de leur expérience scolaire. Nous avons donc demandé aux jeunes de nous parler de leurs études et de nous en décrire les aspects les plus positifs et les plus négatifs. Nous leur avons également demandé de nous indiquer leur rendement à l'école et l'incidence de leur vie familiale sur leurs études.

Au cours des entrevues, nous avons appris que plusieurs jeunes avaient connu de mauvaises expériences à l'école. Lorsque nous leur avons demandé de qualifier leur expérience scolaire, 17 (24,6 p. 100) des répondants ont dit qu'elle avait été positive et 52 (75,4 p. 100), négative. Voici des extraits des réponses qui nous ont été données :

J'haïssais l'école. Je ne me pensais pas accepté. On ne me traitait pas bien. Personne n'osait me regarder; on ne s'intéressait qu'à mes vêtements. Ils me regardaient et se disaient «V'là un perdant». Les profs et les autres élèves me traitaient comme de la crotte. J'avais toujours une moyenne de C+, mais j'ai à peine réussi ma 8^e, 9^e et 10^e année.

Mauvaise expérience. On était toujours après moi, surtout à cause de la façon dont je m'habillais. J'étais très tranquille; je ne m'entendais pas réellement avec les autres.

Je n'avais pas d'amis. Je ne me sentais pas à l'aise. Il y avait plusieurs cliques.

J'ai souvent changé d'école et je n'ai jamais eu un sentiment d'appartenance. Je n'ai pas embarqué dans une des cliques. Mes compagnons et compagnes pendant la dernière année sont ceux avec qui j'allais en ville.

J'avais un rendement supérieur à l'école. Mes bonnes notes, c'était pour impressionner mes parents et non pour moi.

Mes notes n'étaient pas trop bonnes; moyenne de C. Il y avait plus que ma vie familiale. Deux choses ne fonctionnaient pas. J'allais à l'école et j'avais peur et je retournais à la maison et j'avais encore peur.

Le sentiment d'isolement ou de marginalisation en milieu scolaire caractérisait les répondants qui ont avoué avoir eu des expériences négatives à l'école. Pour ces répondants, intégration voulait dire acceptation par les autres élèves et les professeurs et sentiment de participer au processus d'apprentissage où les sujets enseignés étaient pertinents et intéressants.

Fait intéressant, 31 (44,3 p. 100) des 70 répondants ont dit avoir eu de bonnes notes, tandis que 39 (55,7 p. 100) ont déclaré avoir eu de mauvaises notes. Ce fort pourcentage s'éloigne de l'idée préconçue que les jeunes de la rue avaient un mauvais rendement à l'école. Cependant, lorsqu'on leur a demandé s'ils avaient décroché, la plupart (64 sur 70 ou 91,4 p. 100) ont dit que oui.

Nous avons demandé aux répondants de décrire l'aspect le plus positif de leur vie scolaire. Nous avons obtenu des réponses différentes — 23 (32,9 p. 100) sur 70 ont dit leurs amis, 12 (17,1 p. 100), une matière particulière, 10 (14,3 p. 100), le fait d'apprendre, 8 (11,4 p. 100), un enseignant en particulier, 7 (10 p. 100), un sport ou l'éducation physique et 3 (4,3 p. 100), la sécurité que procure le milieu scolaire. Seulement 7 répondants (10 p. 100) n'ont trouvé aucune facette positive dans leur vie scolaire.

Les réponses relatives aux aspects négatifs étaient plus uniformes. La réponse la plus courante (38 répondants ou 56,7 p. 100) était un conflit avec d'autres jeunes, un enseignant ou les deux. De plus, 20 répondants (29,9 p. 100) ont parlé d'un sentiment d'isolement à l'école. Seulement 3 répondants (4,5 p. 100) ont dit que l'expérience scolaire dans sa totalité était négative et les autres six (9 p. 100) ont offert d'autres réponses. Après regroupement, nous avons noté que les conflits avec les enseignants et les jeunes caractérisaient 86,6 p. 100 des réponses.

4.5 Prévenir l'adoption du style de vie de la rue

Les constatations sur les facteurs de risque nous permettent d'élaborer plusieurs interventions préventives. Lorsque nous avons demandé aux jeunes ce qui aurait pu les empêcher d'opter pour la rue, 44 (62,8 p. 100) des 70 répondants ont dit qu'un certain appui aurait certainement aidé et 26 (37,1 p. 100) ont avoué que rien n'aurait pu les arrêter. Les jeunes ont dit avoir eu besoin de services et de l'appui d'un adulte ou d'un jeune pair bienveillants. En tout, vingt et un des 44 répondants (47,8 p. 100) ont mentionné que le counseling en matière de problèmes personnels, de toxicomanie, de maîtrise de la colère ou de compétences de vie les aurait grandement aidés. Voici des réponses types ;

Un centre où les jeunes peuvent se rencontrer et manger, où il y a des conseillers qui peuvent vous parler et parler à vos parents. Parfois, retourner à la maison n'est pas la bonne chose à faire. On a besoin d'un centre neutre qui n'est pas une agence de services sociaux. Cela dépend également des conseillers. Vous avez besoin des meilleurs, de ceux qui sont là pour vous aider et non seulement toucher leur salaire.

Dix-neuf (43,2 p. 100) ont dit que les interventions auprès des familles, telles que le counseling en vue de régler totalement ou en partie des problèmes familiaux auraient également aidé. Un jeune nous a dit ce qui suit :

Je savais que j'avais besoin de quelque chose. Je crois qu'une intervention auprès de la famille aurait été utile. Ouais, tu peux aller voir un psychiatre et être en sécurité pour un bout de temps, mais quand tu reviens à la maison, tout est pareil. Encore plus de counseling familial. Juste de savoir que ma mère est venue m'a donné espoir.

Seulement quatre répondants (9 p. 100) ont dit que plus d'argent les aurait empêché d'opter pour la rue. Voici une remarque pertinente :

Si nous avions eu une plus grande stabilité financière, je n'aurais probablement pas opté pour la rue.

Les constatations qui précèdent nous démontrent que les jeunes de la rue ne forment pas un groupe homogène et qu'ils ont une image de soi ainsi que des expériences familiales et scolaires particulières. Nous avons cherché des liens entre ces variables et les facteurs qui auraient pu empêcher les jeunes d'opter pour une vie dans la rue. Nous avons d'abord comparé les variables propres aux hommes et aux femmes (voir les tableaux 1a et 1b).

Le tableau 1a présente les résultats de la comparaison de l'image de soi des hommes et des femmes avant qu'ils n'optent pour la rue. Les hommes avaient une plus mauvaise image de soi que les femmes avant d'opter pour la rue, mais ce lien était pour le moins faible et positif et il avait un coefficient phi* de 0,18. Vingt (69 p. 100) des 29 hommes et 16 (51 p. 100) des 31 femmes avaient une mauvaise image de soi avant d'opter pour la rue. Comme nous l'avons déjà mentionné, nous n'avons pas calculé l'image de soi de 10 répondants, car ils n'avaient pas répondu à l'une ou l'autre des trois questions portant sur ces variables.

* Nous ne parlons pas ici de signification statistique, car nous n'avons pas utilisé un échantillon aléatoire. Nous eu recours au coefficient phi qui nous donne un pourcentage approximatif de l'écart. Le coefficient phi mesure la force du lien d'après la variable chi carré. Nous utilisons le théorème de Cramer lorsque nous interprétons les tableaux de plus de deux données, car il tient compte du nombre de colonnes et de rangées. Nous utilisons le coefficient phi lorsque nous présentons un tableau de données présentées deux par deux.

Le tableau 1b présente des données sur le lien entre le sexe de l'individu et la vie familiale antérieure à la vie dans la rue. Ce lien était moyen et positif et avait un coefficient phi de 0,23. Les réponses aux questions ont été subdivisées selon que la personne avait mentionné ou non des problèmes sérieux à la maison. Quinze (44,1 p. 100) des 34 hommes et 8 (22,9 p. 100) des 35 femmes ont avoué qu'ils n'avaient pas de problèmes à la maison. Dix-neuf (55,9 p. 100) des 34 hommes et 27 (77,1 p. 100) des 35 femmes ont dit éprouver de graves problèmes à la maison.

Tableau 1a.
Sexe et image de soi avant la vie dans la rue

	Homme N = 29	Femme N = 31
Image se soi positive	9 31,0%	15 48,4%
Image de soi négative	20 69,0%	16 51,6%
	100%	100%

N = 60 Données manquantes = 10 Coefficient phi = 0,18

Tableau 1b.
Sexe et vie familiale avant la vie dans la rue

	Homme N = 34	Femme N = 35
Tout allait bien	15 44,1 %	8 22,9 %
Problèmes graves	19 55,9 %	27 77,1 %
	100%	100%

N = 69 Données manquantes = 1 Coefficient phi = 0,23

Les jeunes ont mentionné des problèmes tels que des parents toxicomanes, les sévices physiques, sexuels ou verbaux et même le fait d'être négligés ou ignorés. Voici des exemples de problèmes vécus à la maison, avant d'aller vivre dans la rue.

Dysfonctionnel. Mon père était alcoolique et ma mère nous faisait subir des sévices mentaux et physiques. J'ai eu une enfance très difficile.

Mon père me battait souvent. Il frappait et posait des questions ensuite. Il y avait beaucoup de conflits entre nos parents et nous.

C'est difficile à dire. Je ne m'entendais pas avec mon beau-père. Ma mère avait le choix entre lui et nous et elle a arrêté son choix sur lui. Ils nous ont toutefois permis de rester à la maison. La situation était très inconfortable. Des arguments, des querelles tout le temps.

Ma mère était toujours partie. Elle travaillait la nuit comme serveuse. Elle était alcoolique. Elle criait tout le temps et nous abaissait constamment.

Nous avons ensuite comparé les réponses des hommes et des femmes aux questions sur la façon dont leur vie familiale les a incités à aller vivre dans la rue (tableau 1c). Nous avons noté un lien moyen positif avec un coefficient de Cramer de 0,36. En tout sept (20,6 p. 100) des 34 hommes et seulement trois (8,6 p. 100) des 35 femmes voulaient quitter le domicile familial. De plus, 16 (47,1 p. 100) des 34 hommes et 21 (60 p. 100) des 35 femmes ont parlé d'une vie familiale insupportable et c'est cette vie qui a le plus poussé les répondants à aller vivre dans la rue.

Tableau 1c.
Sexe et incidence de la vie familiale sur le choix d'aller vivre dans la rue

	Homme N = 34	Femme N = 35
Vivre seul	7 20,6 %	3 8,6 %
Situation intolérable	16 47,1 %	21 60,0 %
Autre	3 8,8 %	5 14,3 %
Aucune incidence	8 23,5 %	6 17,1 %
	100%	100%

N = 69 Données manquantes = 1 Coefficient de Cramer = 0,36

Nous avons ensuite comparé les réponses aux questions sur l'image de soi, la vie familiale et l'expérience scolaire à celles portant sur ce qui aurait pu empêcher les jeunes d'opter pour la rue (voir les tableaux 2a, 2b et 2c).

Un lien faible et positif existe entre l'image de soi avant la vie dans la rue et les facteurs inhibitifs (tableau 2a). Ces résultats ont donné un coefficient de Cramer de 0,15. Nous n'avons relevé qu'une faible différence entre les réponses des jeunes avec une bonne et une mauvaise image de soi et ce qui aurait pu les empêcher d'aller vivre dans la rue. À titre d'exemple, huit (23,5 p. 100) des 34 répondants avec une image positive de soi et 12 (33,3 p. 100) des 36 répondants avec une image négative de soi ont dit qu'une aide personnelle les aurait aidés. Nous n'avons pas relevé une différence importante entre les pourcentages «aide de la famille» et «rien à faire». Ces résultats sont le contraire de ce que l'on serait porté à croire. On aurait cru que les jeunes avec une image négative de soi auraient dit qu'il n'y avait rien à faire et que les jeunes avec une image positive auraient dit le contraire.

Tableau 2a.
Image de soi avant d'opter pour la rue et ce qui
aurait pu empêcher le jeune d'aller y vivre

	Image positive N = 24	Image négative N = 36
Aide personnelle	8 33,3 %	12 33,3 %
Aide pour la famille	7 29,2 %	11 30,5 %
Rien à faire	9 37,5 %	13 36,1 %
	100%	100%

N = 60 Données manquantes = 10 Coefficient de Cramer = 0,15

Tableau 2b.
**Vie familiale et ce qui aurait
empêché le jeune d'aller vivre dans la rue**

	Tout allait bien N = 23	Problèmes graves N = 46
Aide personnelle	10 43,5 %	11 23,9 %
Aide pour la famille	8 34,7 %	14 30,4 %
Rien à faire	5 21,7 %	21 45,7 %
	100%	100%

N = 69 Données manquantes = 1 Coefficient de Cramer = 0,44

Tableau 2c.
**Expérience scolaire et ce qui aurait
empêché le jeune d'aller vivre dans la rue**

	Expérience positive N = 15	Expérience mitigée N = 17	Expérience négative N = 37
Aide personnelle	7 46,7 %	4 23,5 %	10 27,0 %
Aide pour la famille	4 26,7 %	6 35,2 %	12 32,4 %
Rien à faire	4 26,7 %	7 41,2 %	15 40,5 %
	100%	100%	100%

N = 69 Données manquantes = 1 Coefficient de Cramer = 0,16

Le tableau 2b présente les données sur l'expérience familiale et ce qui aurait empêché les jeunes d'aller vivre dans la rue. Le lien est fort et positif et donne un coefficient de Cramer de 0,44. On serait porté à croire que les jeunes qui ont dit que tout allait bien auraient avoué avoir eu besoin d'aide personnelle et c'est exactement ce que nous avons découvert. En effet, 10 (43,5 p. 100) des répondants qui ont dit que tout allait bien ont dit qu'une aide personnelle leur aurait été d'un grand secours. Toutefois, 14 (30,4 p. 100) des 46 répondants qui ont signalé de sérieux problèmes à la maison ont dit qu'une aide pour la famille les aurait probablement empêchés d'opter pour la vie dans la rue. Fait intéressant, 26 (37,6 p. 100) des 69 répondants ont dit que rien aurait changé quoi que ce soit. Cette catégorie réunit le plus grand nombre de répondants, ce qui veut dire que la rue constituait pour eux la seule option viable.

En dernier lieu, nous avons trouvé un lien faible et positif entre l'expérience scolaire et les facteurs qui auraient pu empêcher les jeunes d'aller vivre dans la rue (tableau 2c). Ce lien a donné un coefficient de Cramer de 0,16. Les répondants ayant déclaré une expérience mitigée ou négative étaient les plus susceptibles de dire qu'il n'y avait rien à faire. Sept (41,2 p. 100) des 17 répondants ayant vécu une expérience scolaire mitigée et 15 (40,5 p. 100) des 37 répondants ayant eu une expérience scolaire positive et seulement 4 (26,6 p. 100) des 15 répondants avec une expérience positive ont dit que rien n'aurait pu changer leur décision. Sept (46,7 p. 100) des 15 répondants ayant vécu une expérience scolaire positive ont dit qu'une aide personnelle aurait pu faire la différence comparativement à 4 (23,5 p. 100) des 17 répondants avec une expérience mitigée et 10 (27 p. 100) des 37 avec une expérience négative. On pourrait avancer ici qu'un appui approprié pour enrichir l'expérience positive aurait pu empêcher les jeunes d'aller vivre dans la rue.

5. Expérience dans la rue

Les jeunes qui vivent dans la rue ont des expériences différentes selon la nature et la portée de leur enracinement dans ce style de vie. Nous avons posé aux répondants des questions afin de connaître leurs expériences de la rue. Nous avons abordé en premier lieu leur image de soi. En tout 36 (52,2 p. 100) des 70 répondants ont avoué avoir eu une mauvaise image de soi pendant leur vie dans la rue tandis que 24 (34,8 p. 100) ont dit avoir eu une image positive. Neuf jeunes (12,8 p. 100) ont donné une autre réponse et une personne n'en a offert aucune.

Nous avons ensuite posé aux jeunes des questions sur leur implication dans le style de vie de la rue. Soixante-sept (95,7 p. 100) répondants ont avoué avoir consommé de l'alcool et des drogues. Lorsque nous leur avons demandé s'ils avaient changé leur façon de s'habiller, 44 (62,9 p. 100) jeunes ont répondu dans l'affirmative. En tout, 36 (51,4 p. 100) ont dit utiliser un nom de rue et 28 (40 p. 100) se sont fait tatouer. Nous leur avons ensuite demandé s'ils portaient un téléavertisseur, car cela pouvait démontrer leur implication dans le trafic de la drogue ou la prostitution. En tout 15 (21,4 p. 100) ont répondu dans l'affirmative.

Nous avons regroupé ces variables afin de déterminer le degré d'implication dans la vie de rue. Nous avons déduit que 23 (32,8 p. 100) des 70 répondants étaient profondément enracinés dans le style de vie de la rue et que 47 (67,1 p. 100) l'étaient beaucoup moins. Cette variable composite a donné lieu à d'autres analyses de l'incidence de l'enracinement sur la transition et l'atteinte d'un équilibre social.

Nous avons ensuite étudié le lien entre l'image de soi dans la rue et deux autres variables : l'image de soi avant d'aller vivre dans la rue et le degré d'enracinement dans le style de vie (voir les tableaux 3a et 3b).

Le tableau 3a explique le lien entre l'image de soi avant et pendant la vie dans la rue. Le lien était faible et positif et donnait un coefficient phi de 0,17. En tout, 15 (68,2 p. 100) des 22 répondants ayant une image positive avant d'aller vivre dans la rue avaient une image négative pendant qu'il y ont vécu, ce qui veut dire que ce style de vie a miné leur image de soi. Par contre, 15 (48,4 p. 100) des 31 répondants ayant une image négative de soi avant d'aller vivre dans la rue ont dit avoir transformé cette dernière en image positive pendant leur séjour dans la rue. Cela est peut-être dû au fait qu'ils ont été acceptés par leurs confrères de la rue. Le sentiment de marginalité se retrouvait chez tous les jeunes. L'image positive pendant la vie dans la rue est peut-être le résultat de l'acceptation et de la compréhension que leur témoignaient leurs amis. De plus, l'image positive peut découler du soulagement apporté par la fuite d'une expérience négative vécue avant d'aller vivre dans la rue.

Tableau 3a.
Image de soi avant et pendant la vie dans la rue

	Image de soi positive avant la vie dans la rue N = 22	Image de soi négative avant la vie dans la rue N = 31
Image positive dans la rue	7 31,8 %	15 48,4 %
Image négative dans la rue	15 68,2 %	16 51,6 %
	100%	100%

N = 53 Données manquantes = 17 Coefficient phi = 0,17

Le tableau 3b fait voir le lien entre l'image de soi pendant la vie dans la rue et le degré d'enracinement dans le style de vie. Neuf (36 p. 100) des 25 répondants ayant une image positive de soi avaient un degré d'enracinement plus profond tandis que seulement 11 (29,7 p. 100) des 37 répondants ayant une image négative étaient autant enracinés. Comme nous l'avons indiqué, il n'existait aucun lien évident entre l'image de soi et le degré d'enracinement.

Tableau 3b.
Image de soi dans la rue et degré d'enracinement

	Image de soi positive N = 25	Image de soi négative N = 37
Degré élevé d'enracinement	9 36,0 %	11 29,7 %
Degré moindre d'enracinement	16 64,0 %	26 70,3 %
	100%	100%

N = 62 Données manquantes = 8 Coefficient phi = 0,07

5.1 Raisons qui poussent les jeunes à continuer de vivre dans la rue

Lorsque nous avons demandé aux jeunes ce qui les retenaient dans la rue, ils nous ont offert plusieurs raisons semblables. Le tableau 4 fait voir une distribution de fréquence.

Vingt-sept (38,6 p. 100) des 70 répondants ont parlé de la liberté que leur apporte ce style de vie, 18 (25,7 p. 100) ont mentionné les amitiés et 17 (24,3 p. 100), l'argent. Les huit derniers répondants (11,4 p. 100) ont donné d'autres raisons. Ce sont les trois plus grandes catégories de réponse pour cette question.

Tableau 4.
Distribution de fréquence des
raisons qui retiennent les jeunes dans la rue

Raison	Nombre	Pourcentage
Liberté	27	38,6
Amitiés	18	25,7
Argent	17	24,3
Drogue	5	7,1
Peur	3	4,3
Total	70	100.0%

N= 70

Voici quelques réponses types.

Ça ne coûte rien. C'est la liberté absolue. Pas de règles. Tu peux te droguer quand tu veux, dormir quand tu veux et choisir avec qui te tenir. Il n'y a aucun horaire.

C'était trippant — un défi — vivre dangereusement — c'était «cool». C'était la chose à faire. Tu vis comme tu le veux et tu n'as pas de règles à observer.

Tu finis par écouter les autres et te dire que c'est là que tu dois vivre. Il y a de la drogue partout. Tes amis sont dans la même situation que toi. Tu les aimes. Tu te fais de forts liens avec eux.

Ces réponses nous apprennent que les jeunes ont dans la rue un sentiment de puissance et d'autodétermination. Ils choisissent de faire ce qu'ils veulent quand ils le veulent. Le sentiment de puissance est une raison importante dans le choix de rester dans la rue. Les répondants ont également parlé de l'acceptation de la part d'amis qui se préoccupent d'eux.

En dernier lieu, la rue offre une vie palpitante et l'argent, la drogue et l'alcool sont des attraits importants. De plus, leurs pairs ont constamment renforcé leur évaluation positive de la vie dans la rue.

5.2 Raisons qui empêchent les jeunes de quitter la rue

Nombre des raisons qui retiennent les jeunes dans la rue les empêchent également de laisser ce style de vie. La liberté et le sentiment de puissance qu'offre la rue représentent un fort attrait à ceux qui ne les ont jamais connus. L'argent et l'excitement de ce type de vie constituent également des entraves.

Lorsque nous avons demandé aux jeunes quel a été le plus grand obstacle à l'abandon de la rue, 43 (67,2 p. 100) des 64 répondants ont mentionné le style de vie de la rue. De plus, 12 (18,8 p. 100) ont dit «être maître de soi» et 9 (14,1 p. 100), «obtenir et accepter de l'aide». Voici quelques réponses types.

Avoir à nouveau des responsabilités. L'argent, la boisson et les amis sont importants. Tu rencontres ces jeunes dans la rue et tout le monde s'entraide. Si tu décides de quitter, tu dois cesser de les fréquenter, car ils vous retiennent. Tu dois briser les liens et c'est très difficile à faire.

Oublier ou essayer d'oublier et laisser derrière toi ce qui a été ta vie depuis quelques années. Tu dois abandonner les gens et le style de vie. Tu peux sortir les jeunes de la rue, mais la rue sera toujours dans leur sang.

L'acceptation est importante pour ceux qui étaient des solitaires à l'école. Savoir qu'ils peuvent survivre dans la rue représente un obstacle pour quitter ce style de vie. En réalité, ils se disent que s'ils peuvent vivre dans la marginalité, ils ne pourront pas se réintégrer à la société. Cette crainte de réussite dans l'abandon soudain du style de vie de la rue est en réalité une peur du changement et de l'inconnu. Ce sentiment découle de l'incapacité de se prendre en main et d'être maître de soi. Le personnel des organismes participants a avancé que cette crainte est reliée au fait que les jeunes ne se croient pas capables de concrétiser les attentes et les exigences toujours grandissantes qui leur sont imposées. Cette pression est apportée par leurs attentes personnelles et celles des autres. Ce sentiment est également nourri par l'absence perçue des aptitudes nécessaires à la réintégration de la société et il vient renforcer les entraves à l'abandon de la rue. Voici quelques remarques pertinentes.

Je ne savais pas où je m'en allais. Je ne savais pas ce que j'étais pour faire et je ne voulais certainement pas être seul.

Changer son style de vie, se faire de nouveaux amis et quitter ses anciens et avoir un emploi convenable qui offre un certain avenir.

Nous avons demandé aux répondants de coter l'importance des différentes raisons qui facilitent l'abandon de la rue sur une échelle de 1 à 5 où 5 est «très important» et 1 «peu important». Consultez le tableau 5 ci-dessous.

Tableau 5.
Importance des différentes raisons dans le retour à la société

	Bon emploi N = 69	Logement décent N = 70	Accès aux services N = 67
Très important	28 (40,6 %)	43 (61,4 %)	32 (47,8 %)
Important	17 (24,6 %)	16 (22,9 %)	13 (19,4 %)
Neutre	16 (23,2 %)	9 12,9 %	11 (16,4 %)
Pas important	5 (7,2 %)	2 (2,9 %)	4 (6,0 %)
Pas très important	3 (4,3 %)	0	7 (10,4 %)

Données manquantes 1; 0; 3

En tout 28 répondants (40,6 p. 100) ont dit qu'un bon emploi était une raison très importante (5 sur l'échelle) et 17 (24,6 p. 100) ont dit qu'il était une raison importante (4 sur l'échelle). De plus, 43 répondants (61,4 p. 100) ont donné au logement décent la cote 5 et 16 (22,9 p. 100) la cote 4. En dernier lieu, 32 répondants (47,8 p. 100) ont donné un 5 à l'accès aux services et 13 (19,4 p. 100) un 4. Donc ces trois raisons facilitent la transition à la société. Les données nous indiquent toutefois que l'absence de ces ressources peut constituer une entrave importante à l'abandon de la rue.

Nous avons demandé aux jeunes de nous expliquer les autres raisons qui facilitent la transition. Le tableau 6 fait voir la distribution de fréquence de ces raisons. Vingt-sept (39,7 p. 100) des 68 répondants ont dit que l'accès à des personnes aidantes était très important et 18 (26,5 p. 100) ont parlé de qualités et de facteurs personnels, dont avoir une plus grande estime de soi ou croire en soi. Treize répondants (19,1 p. 100) ont mentionné l'appui d'un organisme social et dix (14,7 p. 100) n'ont avancé aucune autre raison, à part un logement décent et un bon emploi. En dernier lieu, deux personnes n'ont pas répondu à la question.

Tableau 6.
Distribution de fréquence des autres raisons
importantes dans la transition à la société

Raison	Nombre	Pourcentage
Personnes aidantes	27	39,7
Raisons personnelles (estime de soi)	18	26,5
Accès à un organisme d'appui	13	19,1
Autre	10	14,7
Total	68	100.0%

N= 68 Données manquantes = 2

Voici des exemples de réponses aux questions.

Avoir quelqu'un qui croit en moi. Si tu es réellement chanceux, cette personne t'aimera et s'occupera de toi ... comme tu l'as jamais été.

Certains conseillers ne se sont pas arrêtés aux apparences. Les amis que j'ai commencé à fréquenter.

On m'a aidé à surmonter mon problème d'alcool. On m'a aidé à trouver les ressources dont j'avais besoin. On m'a donné l'appui dont j'avais besoin.

L'aide est venue d'une agence et les employés avaient déjà vécu dans la rue.

C'était un processus par étapes avec le personnel du foyer. À la fin, ces personnes étaient là pour moi. On m'a accepté inconditionnellement.

L'agence avait un service mobile qui m'a aidé à obtenir l'aide sociale afin de que je puisse me trouver un appartement.

La fourgonnette... il s'agissait d'une agence privée.

Les réponses nous apprennent que l'absence de personnes aidantes et de contact avec un organisme social représente une entrave importante à la transition.

5.3 Possibilités de quitter la rue

Même si la rue a ses attraits et ses entraves, le personnel des agences a mentionné que plusieurs possibilités s'offrent aux jeunes qui veulent la quitter. Il nous a indiqué que les jeunes acceptent plus facilement une offre de quitter la rue dans la première ou la deuxième semaine de leur arrivée, car ils ne savent pas s'ils sont capables d'adopter ce style de vie et de participer aux activités qui lui sont propres. Ils peuvent également craindre la transformation qu'ils subiront s'ils se marginalisent.

Dans les premières semaines de vie dans la rue, on devrait offrir aux jeunes la possibilité de prendre contact avec une personne aidante ou un organisme approprié. Dès que la confiance règne, on peut aborder les problèmes qui ont poussé les jeunes à vivre dans la rue. On opère peut-être pour la réconciliation avec la famille ou la recherche d'un endroit où vivre seul ou en résidence supervisée.

Le personnel des organismes participants a dit que les chances d'une intervention réussie après les premières semaines sont minces à moins que le jeune désire réellement quitter la rue. La rue a plusieurs attraits et offre une vie sans contraintes et palpitante. La sous-culture de la rue vient renforcer l'évaluation positive que le jeune se fait de ce style de vie. Il peut s'écouler des mois et même des années avant que le jeune ne décide de quitter la rue. Le personnel des organismes participants a indiqué que la motivation personnelle est le facteur déterminant dans une transition réussie.

Nous avons demandé aux jeunes d'indiquer ce qui les avait poussés à quitter la rue. Le tableau 7 présente la distribution de fréquence. Un bon nombre de jeunes (32 ou 45,7 p. 100) ont répondu l'expérience d'un événement déterminant. Voici des réponses types.

Mon ami s'est tué et tout ce que je voulais faire, c'était prendre de la coke. J'ai par la suite rencontré quelqu'un qui ne s'arrêtait pas aux apparences. Il avait confiance en moi et il savait que je pouvais m'en sortir. Il ne voulait même pas coucher avec moi.

Tu te fais arrêter et tu vois de première main le mauvais côté de la vie dans la rue.

J'ai tout perdu. J'étais follement amoureuse et j'ai perdu cet homme. Je ne voulais plus vivre ainsi. Je vendais toutes mes possessions pour acheter de la drogue. De plus, j'ai été accusée d'un crime et le tribunal me faisait peur.

J'ai fui mon «pimp». Il a essayé de me tuer. J'avais peur pour ma vie et j'ai trouvé refuge à l'agence.

Comme on peut le voir, il y a différents événements déterminants notamment la mort d'un être cher, une arrestation, un emprisonnement possible et les menaces de sévices par un souteneur ou d'autres personnes qui vivent dans la rue.

Tableau 7.
Distribution de fréquence des
raisons influant sur la décision de quitter la rue

Raison	Nombre	Pourcentage
Événement déterminant	32	45,7
Perte d'illusions	24	34,3
Atteindre le fond du baril	8	11,4
Crainte	3	4,3
Acceptation de responsabilités	3	4,3

N=70

La perte d'illusions vient en second dans la liste des raisons qui poussent les jeunes à quitter la rue et on la retrouve chez 24 (34,3 p. 100) des répondants. Ce sentiment s'est renforcé avec le temps et il ne faut pas prétendre que la perte d'illusions est une crise en soi. Huit jeunes (11,4 p. 100) ont dit qu'ils avaient atteint le fond du baril, cette situation étant attribuable à un problème de drogue ou d'alcool et à la constatation que leur vie n'avait plus de sens ou de valeur. Voici certains commentaires probants.

J'étais tanné de tourner en rond. Je me levais, j'allais faire un peu d'argent, j'allais au bar, je prenais un peu d'acide. J'en avais assez des fausses idées sur la vie dans la rue.

Et ensuite une personne vous fait des menaces. Le juge vous dit que si vous ne quittez pas la rue, vous allez vous retrouver en prison. De plus, la drogue et l'alcool n'avaient plus d'effet.

J'étais high trop souvent. J'ai consommé beaucoup d'acide. La dernière fois que j'en ai pris, j'étais trop high et je ressentais trop de pression. Je me suis dit qu'il doit y avoir moyen de s'en sortir.

Le tout m'a finalement dégoûté. J'étais un vieux de la vieille et je n'avais aucune estime de soi. J'allais d'un centre de traitement à un autre. Ma mère était convaincue que nous étions des schizophrènes et des drogués.

Nous avons demandé aux jeunes de nous dire ce qui leur a fait comprendre que le moment était venu de quitter la rue. En tout, 51 jeunes (73,9 p. 100) sur 69 ont répondu que la perte d'illusions a été déterminante. Douze (17,4 p. 100) ont parlé de pressentiments et six (8,6 p. 100) d'une crainte particulière. Voici des exemples.

Je me suis tout à coup rendu compte que je voulais faire quelque chose dans la vie et que j'avais des ambitions. J'étais un perdant et je me devais d'améliorer mon sort.

Quelque chose me disait que je devais quitter la rue. La vie y était de plus en plus dangereuse.

Je me voyais mort si je ne quittais pas la rue.

J'ai frappé le fond. Je perdais tous mes amis. Je n'avais plus rien.

6. Expériences de l'abandon de la rue

Nos constatations nous apprennent que les divers groupes de jeunes de la rue vivent des expériences différentes. Nous allons ici nous pencher sur la façon dont ces différences ont influé sur les expériences des jeunes qui se démarginalisent.

Nous avons d'abord demandé aux jeunes s'ils avaient essayé plus d'une fois de quitter la rue et 43 (62,3 p. 100) sur 69 ont répondu dans l'affirmative. En réponse à la question au sujet de ce qui les a ramenés à la rue, ils ont offert plusieurs réponses. Le tableau 8 fait voir la distribution de fréquence de ces facteurs. La plupart des répondants ont dit qu'ils ne pouvaient composer avec les exigences et les bouleversements qui accompagneraient leur retour à la société. Treize (30,9 p. 100) des 42 répondants ont mentionné ces problèmes et 8 (19 p. 100) ont dit qu'ils sont retournés à la rue en raison d'un manque d'argent.

Tableau 8.
Distribution de fréquence des raisons
qui ont poussé les jeunes à retourner à la rue

Raison	Nombre	Pourcentage
Ne pouvait s'adapter	13	30,9
Manque d'argent	8	19,0
Manque de logement convenable	6	14,3
Manque de services	6	14,3
Drogue et alcool	4	9,5
Autre	5	7,2

N = 42 Données manquantes = 1
(Nota : 26 jeunes n'étaient pas retournés à la rue)

Nous avons demandé aux jeunes de nous dire si quelque chose les aurait poussés à quitter la rue plus tôt. En tout 36 (51,4 p. 100) ont dit oui et 34 (48,6 p. 100) ont dit non. Les réponses concordent avec l'avis du personnel des organismes participants voulant que les jeunes n'abandonneront pas la rue à moins d'être motivés à le faire. Le manque de motivation explique peut-être pourquoi les jeunes ont répondu que rien n'aurait pu être fait pour leur faire quitter la rue plus tôt.

Nous avons demandé à ceux qui avaient répondu que quelque chose les aurait poussés à quitter la rue plus tôt d'être plus précis à ce sujet. Onze (30,6 p. 100) des 36 répondants ont dit que le counseling aurait été salutaire. Sept (19,4 p. 100) ont mentionné des facteurs personnels (confiance en soi et image de soi) et quatre (11,1 p. 100) ont dit qu'ils auraient abandonné la rue plus tôt si ce style de vie ne satisfaisait pas autant leurs besoins. Ils ne manquaient pas de nourriture ou de services médicaux, ils avaient un endroit où loger et la vie était excitante. En tout, quatorze répondants (38,9 p. 100) ont offert d'autres réponses.

6.1 Obtenir de l'aide pour abandonner la rue

Nous avons demandé aux répondants de nous dire ce qu'ils ont fait dès qu'ils ont quitté la rue. Vingt-six répondants (37,1 p. 100) des 70 répondants ont dit avoir cherché une aide professionnelle (counseling), 16 (22,9 p. 100) ont cherché un emploi ou suivi des cours, 13 (18,6 p. 100) sont retournés vivre à la maison et 10 (14,3 p. 100) ont dit qu'ils s'étaient trouvé un logement.

Nous avons demandé aux répondants s'ils ont obtenu de l'aide pour quitter la rue et 49 (70 p. 100) ont répondu dans l'affirmative. Leurs réponses étaient réparties comme suit : 26 (53,1 p. 100) ont obtenu une aide professionnelle, 16 (32,7 p. 100) ont reçu l'appui du personnel d'une agence, d'amis ou de membres de leur famille et 7 (14,2 p. 100) ont offert une autre réponse. Questionnés sur la source de l'aide, 31 des 49 jeunes (63,2 p. 100) ont répondu qu'elle provenait du personnel d'une agence ou de conseillers professionnels. Seulement 8 (16,3 p. 100) ont dit avoir reçu l'appui d'ami(e)s et 10 (20,4 p. 100) ont mentionné l'aide de leur famille.

Nous avons cherché à savoir si le désir d'obtenir de l'aide découlait de l'image de soi pendant la vie dans la rue ou du degré d'enracinement dans ce style de vie. Les tableaux 9a et 9b présentent les données sur cette question.

Comme le fait voir le tableau 9a, les jeunes qui ont une image négative d'eux-mêmes seraient plus portés à chercher de l'aide. En effet 25 (67,7 p. 100) des 37 répondants ayant une image négative de soi ont demandé de l'aide tandis que seulement 14 (56 p. 100) des 25 répondants avec une image positive de soi ont fait de même. La comparaison a donné un lien négatif faible dont le coefficient phi est de -0,12.

Les données du tableau 9b nous apprennent que les personnes au degré d'enracinement moindre n'étaient qu'un peu plus disposés à quitter la rue que ceux dont les racines dans ce style de vie étaient plus profondes. En effet, 30 (63,8 p. 100) des 47 répondants au degré d'enracinement moindre ont demandé de l'aide et 13 (56,5 p. 100) aux racines plus profondes l'ont fait. Ici, il n'existe aucun lien précis entre le degré d'enracinement et la probabilité de demander de l'aide.

Tableau 9a.
Image de soi dans la rue et obtention d'aide pour quitter la rue

	Image de soi positive N = 25	Image de soi négative N = 37
A obtenu de l'aide pour quitter la rue	14 56,0 %	25 67,6 %
N'a pas obtenu d'aide pour quitter la rue	11 44,0 %	12 32,4 %
	100%	100%

N = 62 Données manquantes = 8 Coefficient phi = -0,12

Tableau 9b.
Degré d'enracinement et obtention d'aide pour quitter la rue

	Enracinement plus profond N = 23	Enracinement moins profond N = 47
A obtenu de l'aide pour quitter la rue	13 56,5 %	30 63,8 %
N'a pas obtenu d'aide pour quitter la rue	10 43,5 %	17 36,2 %
	100%	100%

N = 70 Données manquantes = 0 Coefficient phi = -0,07

6.2 Vivre le changement

Nous avons posé aux répondants des questions sur leur vécu après l'abandon de la rue. Nous leur avons demandé d'expliquer leurs sentiments personnels après avoir transformé leur style de vie. Soixante-quatre (91,4 p. 100) répondants ont dit bien se sentir dans leur peau après la transition. Ils avaient maintenant une meilleure estime de soi. Voici quelques exemples de cette différence.

Je suis important, je suis spécial, je suis dans le fond une bonne personne. Je m'aime beaucoup.

Je suis maintenant maître de ma vie et je ne dois pas avoir honte de moi ou de ce que je suis devenu. À mes yeux, je suis le numéro un.

Je me sens très bien, car tout va à merveille. On m'encourage et j'ai des plans d'avenir.

Au lieu de penser que je ne suis pas capable de faire quelque chose, je me dis maintenant que je sais que je peux réussir. Je me sens maître de moi. Je suis une bonne personne et j'ai une bonne image de moi.

Seulement six (8,5 p. 100) répondants ont avoué que leur attitude était la même ou pire depuis leur démarginalisation.

Au chapitre de l'attitude, 62 (88,6 p. 100) des 70 répondants ont dit qu'elle était meilleure depuis. Nous leur avons demandé les raisons de ce changement. Quarante et un (66,1 p. 100) des 62 répondants dont l'attitude était maintenant meilleure ont avoué qu'ils étaient maintenant plus conciliants et tolérants et qu'ils donnaient plus d'eux-mêmes dans une relation. Ils avaient moins de préjugés et acceptaient plus volontiers les compromis. Vingt et un (33,8 p. 100) répondants ont dit avoir adopté une attitude plus positive envers la vie. Voici quelques commentaires.

Je suis plus positif. Je n'ai plus peur.

Je ne pense plus que le monde entier est après moi. Je suis prêt à écouter les personnes en autorité. J'ai une attitude plus positive et je vois la vie sous un meilleur jour.

Je grandis. J'ai compris que tu dois accepter ton sort et être prêt à apprendre et à grandir.

Je ne prends plus pour acquises les choses importantes comme ma famille, mes amis et les personnes qui ont mon mieux-être à coeur. Je me suis rendu compte que j'étais un profiteur; maintenant je donne plus que je reçois.

Je ne pense plus que tout est impossible.

J'ai plus de confiance en moi et je suis plus ouvert et sociable.

Je fais plus de compromis, car je suis plus réaliste.

Nous avons demandé aux répondants si leur apparence avait changé depuis leur départ de la rue. Cinquante-six (80 p. 100) des 70 jeunes ont répondu dans l'affirmative et ajouté que leur apparence est maintenant plus «normale».

6.3 Atteinte de buts et perspectives d'avenir

Quitter la rue veut surtout dire abandonner le style de vie et une étape de cette rupture est l'établissement et l'atteinte des buts qui sont propres aux membres de la société. Nous avons demandé aux jeunes de nous dire quels buts ils s'étaient fixés lorsqu'ils ont quitté la rue. Quarante-deux (60 p. 100) des 70 répondants ont dit trouver un emploi ou suivre des cours, 19 (27,1 p. 100) ont parlé de valorisation personnelle (plus grande confiance en soi et autonomie) et 9 (12,8 p. 100) ont offert une autre réponse.

Nous avons ensuite demandé aux jeunes si leurs buts avaient changé après avoir quitté la rue pendant assez longtemps. En tout 43 (66,2 p. 100) des 65 répondants ont répondu dans l'affirmative. Trente-huit (88,3 p. 100) répondants avaient des buts plus pratiques et ils voulaient une vie plus complète. Seulement 5 (11,6 p. 100) des jeunes ont dit que leurs valeurs étaient les mêmes. La plupart se souciaient maintenant plus des autres. Lorsque nous leur avons demandé ce qu'ils ont fait dans l'atteinte de leurs buts, 34 (48,6 p. 100) des 70 répondants ont dit avoir réussi à renforcer leurs qualités personnelles (plus grande confiance en soi et d'estime de soi). Vingt-quatre (34,3 p. 100) avaient atteint leurs buts relatifs à un emploi et 12 (17,1 p. 100) n'avaient pas atteint leurs buts. Pour résumer, 58 (82,9 p. 100) des 70 répondants ont réussi à atteindre leurs buts.

Le manque de confiance en soi et d'estime de soi ont entravé l'atteinte des buts. C'était le cas chez 33 (51,6 p. 100) des 64 répondants. En tout 24 (37,5 p. 100) ont dit que des facteurs non personnels ont nui à leur réussite et parmi ceux-ci on retrouvait le manque d'argent, le chômage et l'absence d'un logement décent. Les sept autres répondants (17,1 p. 100) ont dit que rien ne les empêchait d'atteindre leurs buts.

Nous avons demandé aux répondants de nous dire où ils aimeraient en être dans dix ans. Cinquante-neuf (85,5 p. 100) des 69 répondants ont dit qu'ils aimeraient avoir un bon emploi et six (8,7 p. 100) ont parlé d'une meilleure scolarité. Seulement quatre (5,8 p. 100) voulaient se marier et avoir des enfants. Lorsque nous leur avons demandé ce que sera probablement leur vie dans dix ans, 51 (72,9 p. 100) ont dit qu'ils auront un bon emploi, 10 (14,3 p. 100), qu'ils auront une meilleure scolarité ou seront en voie de l'obtenir et cinq (7,1 p. 100), qu'ils auront une famille. Ces réponses nous apprennent que les jeunes fondent de grands espoirs en eux-mêmes et qu'ils ont beaucoup confiance en leurs moyens.

6.4 Rétrospective de l'abandon de la rue

Nous voulions connaître les liens qui pouvaient exister entre l'image de soi, le degré d'enracinement dans la vie de rue et les défis qui se dressent devant la démarginalisation. Les tableaux 10a et 10b expliquent ces liens.

Comme le fait voir le tableau 10a, il n'existe aucune différence marquée entre les répondants ayant une bonne et une mauvaise image de soi dans la rue et les obstacles à l'abandon de ce style de vie. Neuf (37,5 p. 100) des 24 répondants ayant une image positive de soi et 13 (35,1 p. 100) des 37 répondants avec une image négative de soi ont dit que la rupture avec le style de vie constituait l'obstacle le plus important. La proximité de ces pourcentages nous empêche de faire tout rapprochement entre ces variables.

Nous avons relevé une proximité semblable chez les répondants qui ont dit que le plus grand obstacle était d'obtenir l'appui nécessaire. En tout 15 (62,5 p. 100) des 24 répondants avec une image positive de soi dans la rue et 24 (64,8 p. 100) des 37 répondants avec une image négative ont dit que d'obtenir l'appui nécessaire était l'obstacle le plus important. Il ne semble donc pas exister de lien précis entre l'image de soi et l'appui au moment de faire la transition. Toutefois, il ne faut pas oublier que nonobstant l'image de soi, la rupture avec le style de vie et l'obtention de l'appui nécessaire ont constitué les plus grands obstacles.

Tableau 10a.
Image de soi et plus grand obstacle se dressant devant les jeunes qui quittent la rue

	Image positive de soi N = 24	Image négative de soi N = 37
Rupture avec le style de vie	9 37,5 %	13 35,1 %
Appui	15 62,5 %	24 64,9 %
	100%	100%

N = 61

Données manquantes = 9

Coefficient phi = -0,02

Le tableau 10b présente le lien entre le degré d'enracinement dans le style de vie et les plus grands obstacles se dressant devant les jeunes qui veulent quitter la rue. Nous avons relevé un lien faible et positif dont le coefficient phi est de 0,11.

Tableau 10b.
Degré d'enracinement et plus grand obstacle
se dressant devant les jeunes qui veulent quitter la rue

	Degré d'enracinement élevé N = 23	Degré d'enracinement moindre N = 46
Rupture avec le style de vie	10 43,5 %	15 32,6 %
Appui	13 56,5 %	31 67,4 %
	100%	100%

N = 69 Données manquantes = 1 Coefficient phi = 0,11

Dix (43,5 p. 100) des 23 répondants au degré élevé d'enracinement et 15 (32,6 p. 100) des 46 répondants au degré d'enracinement moindre ont dit que la rupture avec le style de vie constituait le plus grand obstacle. De plus, 13 (56,5 p. 100) des 23 répondants fortement enracinés dans le style de vie et 31 (67,4 p. 100) des 46 répondants moins enracinés ont répondu que la découverte d'un appui représentait la plus grande entrave. Les tableaux nous apprennent que la découverte d'un appui constituait le plus grand défi peu importe le degré d'enracinement dans le style de vie. Cette constatation est d'une grande importance pour les services sociaux et les autres intervenants dans la prestation d'un soutien à ce groupe.

7.

Conclusions

Les constatations que nous avons présentées sont issues de notre étude préliminaire des risques qui peuvent mener les jeunes à vivre dans la rue et des facteurs qui les ont aidés à abandonner ce style de vie. Nous avons également étudié l'utilité des facteurs de transition dans la découverte des mesures nécessaires à l'élaboration de stratégies d'intervention efficaces afin d'aider une personne lorsqu'elle décide d'abandonner la rue. Nous avons reconnu la présence de certaines limites, notamment la grosseur et la méthode de sélection de l'échantillon. L'absence d'une liste complète des jeunes qui ont vécu dans la rue nous a poussés à opter pour un échantillon de commodité. Cette façon de procéder nous a empêchés de faire des généralisations mais nous sommes d'avis que nos résultats représentent assez fidèlement les expériences de la rue des jeunes qui y ont vécu.

Les résultats nous apprennent que les jeunes de la rue forment un groupe hétérogène et qu'ils empruntent différentes voies pour arriver à ce style de vie. Les jeunes ont des expériences différentes qui témoignent de leurs particularités et de leurs antécédents personnels. Certains jeunes ont toujours eu une grande force de caractère et su relever les défis qui se dressaient devant eux avant, pendant et après la vie dans la rue. D'autres sont plus faibles et plus démunis devant les défis. Nous voulons souligner ici que la force de caractère ne permet pas de prédire si une personne optera ou non pour la vie dans la rue. Certains jeunes croient que la rue est un havre et qu'elle représente la seule façon de fuir les dangers et les sévices de la vie familiale. La force de caractère joue un certain rôle dans la façon dont ces jeunes composent avec les défis de la rue et la rupture avec ce style de vie.

Nos résultats démontrent que des interventions salutaires sont possibles auprès des jeunes avant qu'ils n'optent pour la rue. Ces interventions doivent être axées sur les besoins particuliers des jeunes et surtout sur le sentiment d'isolement et de marginalisation. L'adolescence est une transition difficile et angoissante pour les jeunes qui peuvent avoir de la difficulté à s'intégrer. Plusieurs jeunes de la rue nous l'ont confirmé. Toute stratégie qui permet aux jeunes de participer à des activités sociales appropriées et d'avoir un sentiment d'appartenance peut être d'une importance capitale à cette étape du développement psychosocial.

Les stratégies d'interventions ont deux volets. Le premier consiste à identifier les jeunes et les adolescents à risque et le second à exécuter les stratégies appropriées dans le milieu à risque qui doit intégrer les domaines personnels, familiaux et scolaires. Il faut tenir compte des facteurs de risque dans ces trois domaines, car ils sont importants et interdépendants. L'évaluation des risques peut permettre de cerner les interventions à exécuter avant que les jeunes n'optent pour la rue. À titre d'exemple, les enseignants et les autres intervenants scolaires pourraient percevoir que les jeunes ont une vie familiale difficile quand ces derniers ont des problèmes comportementaux et de mauvais rendements scolaires. Dans de tels cas, une intervention efficace doit diriger le jeune à un professionnel qui peut évaluer le problème et en déterminer la cause, soit personnelle, familiale ou scolaire. L'évaluation peut alors constituer la base de l'intervention qui peut comprendre le counseling personnel ou familial ou même en milieu scolaire.

L'école constitue un élément important de la vie des jeunes et cela est d'autant plus vrai chez ceux qui sont à risque. À ce chapitre, les jeunes ont surtout parlé de l'aliénation du milieu scolaire sous diverses formes. Plusieurs répondants ont indiqué qu'ils n'avaient aucun sentiment d'appartenance avec l'école et d'autres ont dit qu'ils s'y sentaient trop contrôlés et enrégimentés. Les jeunes ont dit que les matières enseignées ne présentaient aucun intérêt ou lien avec leur vie actuelle. Le manque d'intégration signalé par de nombreux répondants nous amène à constater que des interventions et des méthodes d'exécution pertinentes de celles-ci en milieu scolaire s'imposent. Nous voulons souligner ici que l'amélioration du rendement scolaire n'est peut-être pas un but important, car un grand nombre de ces jeunes avaient déjà de bonnes notes. Les interventions doivent être axées sur l'intégration sociale des jeunes. Les responsables scolaires devraient utiliser ces renseignements pour concevoir des stratégies susceptibles de faire disparaître le plus possible l'aliénation que ressentent les jeunes à risque et de les empêcher d'opter pour la rue.

Nous avons jusqu'à maintenant abordé les stratégies d'intervention faisant appel aux services et programmes établis. Les répondants nous ont dit que des personnes aidantes qui ne sont pas nécessairement des professionnels auraient pu les empêcher d'aller vivre dans la rue ou les aider à réintégrer la société. La solitude et l'isolement dont ont parlé les jeunes nous font comprendre le besoin d'avoir des contacts et des liens avec des personnes qui se préoccupent d'eux. Ces personnes peuvent être un enseignant, un employé d'un organisme jeunesse ou d'autres jeunes. Un appui approprié au moment propice est souvent la meilleure façon de combler les besoins de ces jeunes à risque. Ce soutien peut être apporté par un enseignant qui s'aperçoit que le jeune a des problèmes ou par un employé d'un organisme jeunesse. Cependant, les jeunes doivent pouvoir avoir facilement accès à ce soutien lorsqu'ils en ont besoin et doivent y avoir confiance.

Nos résultats nous démontrent que nous devons abandonner les stéréotypes actuels au sujet des jeunes de la rue. Ces jeunes forment une population hétérogène et chacun a ses propres particularités, expériences et besoins. Cette absence d'homogénéité revêt une importance capitale pour les prestataires de services et ils doivent comprendre que les interventions et services doivent se situer à plusieurs niveaux au moment de les concevoir. De plus, le milieu scolaire représente un important milieu d'intervention auprès des enfants et des jeunes pour les empêcher d'adopter le style de vie de la rue. Cette démarche peut également constituer la réponse la plus immédiate et éclairée aux besoins des jeunes. Les intervenants devraient consulter les responsables scolaires afin de déterminer la meilleure façon de procéder.

Les données nous apprennent que l'on peut faire beaucoup au début de la vie dans la rue, car dès que l'enracinement s'opère, l'attrait de la rue et de son style de vie est difficile à rompre. Plusieurs répondants ont dit que les travailleurs communautaires doivent faire preuve de patience et d'insistance dans leurs contacts avec les jeunes. Ils ont ajouté que les travailleurs communautaires doivent constamment offrir leur aide et ne jamais abandonner. Ils ont dit avoir besoin de motivation pour prendre la décision de quitter la rue. Nous savons que différents facteurs peuvent nourrir cette motivation notamment la perte d'illusions ou un événement de crise. Dès que le jeune a décidé de quitter la rue, il doit pouvoir compter sur les services de soutien nécessaires pour amorcer sa transition.

Il a été intéressant de constater qu'un événement critique, tel que des démêlés avec la justice peut faire naître le désir de quitter la rue mais peut avoir un effet contraire et renforcer l'intention de vivre dans la rue. Les démêlés constants avec la justice peuvent cimenter une image négative de soi et causer un enracinement plus profond dans ce style de vie. Ces jeunes pourraient décider de quitter la rue plus tôt si on intervenait auprès d'eux dès leur premier contact avec la justice pénale.

Il se peut que les agences de services traditionnels n'aident pas convenablement ces jeunes. Dans certains cas, ces agences sont des obstacles qui peuvent nuire à une transition réussie. La prestation de la formation professionnelle ou le perfectionnement des études peut ne pas être offert d'une façon culturellement et socialement acceptable. De plus, il y a souvent de longues listes d'attente. Les services traditionnels sont souvent offerts sur rendez-vous et l'aiguillage entre deux agences ne fonctionne souvent pas, ce qui crée un fossé entre les services et les jeunes. Un logement décent et abordable est parfois impossible à trouver et les règles régissant l'aide sociale empêchent les jeunes de faire une transition réussie, car elles ne prévoient pas une aide financière suffisante pour dénicher un logement convenable et satisfaire à d'autres besoins. Certains jeunes nous ont dit ne pas avoir les vêtements nécessaires ou l'argent pour l'autobus ou le taxi pour se présenter à une entrevue. Donc, nous sommes en présence de besoins financiers et non financiers qui sont souvent interdépendants.

En dernier lieu, il ne faut pas oublier les besoins sociaux de ces jeunes dès qu'ils ont regagné la société. L'acceptation par la famille et les ami(e)s de la rue constitue un fort attrait. Si l'isolement social et la marginalisation mènent les jeunes dans la rue, ils peuvent également les y reconduire et faire échouer la transition. Parmi les nombreux facteurs dont on doit tenir compte, il ne faut pas oublier le besoin d'intégration sociale que ressentent les jeunes dès le début de leur transition. Plusieurs programmes portent sur les aptitudes et le counseling et ne tiennent pas compte des besoins sociaux. Les interventions des pairs et les façons de nouer de bonnes relations sociales revêtent autant d'importance que le counseling et l'acquisition de certaines aptitudes.

8. **Recommandations**

Les résultats de nos recherches démontrent que nous devons remanier le système actuel de services à la jeunesse dans plusieurs villes canadiennes si nous voulons empêcher les jeunes d'opter pour la rue et aider ceux qui veulent quitter ce style de vie. Ce remaniement peut s'inspirer des recommandations suivantes :

- **Amener les dispensateurs de services à comprendre les diverses caractéristiques sociales et personnelles des jeunes de la rue**

Plusieurs agences élaborent des services en se fondant sur des stéréotypes et pensent, entre autres, que tous les jeunes de la rue ont fui une situation familiale intolérable. L'absence de planification individuelle, la tendance à croire que le groupe cible est homogène et la prestation uniforme des services à tous les jeunes signifie que les programmes actuels sont d'aucune utilité pour certains jeunes.

- **Reconnaître que des interventions sont possibles avant, pendant et après la vie dans la rue et que des mesures sont propres à chaque étape**

Il faut pouvoir compter sur une foule de services pour saisir les différentes possibilités d'intervention qui se présentent. Il faut comprendre les besoins particuliers de ces jeunes avant, pendant et après la vie dans la rue si on veut reconnaître ces possibilités et intervenir correctement.

- **Reconnaître que les services doivent être accessibles et sensibles aux particularités sociales et culturelles**

Les services doivent être disponibles en tout temps à des endroits qui tiennent compte des différences entre une vie normale et une vie marginale. Les dispensateurs de services doivent se rappeler l'incidence tant positive que négative de la culture de la rue afin de nouer des liens avec les jeunes. Ils doivent être patients et comprendre que le changement s'opérera seulement lorsque le jeune se sent prêt.

- **Reconnaître que les dispensateurs de services doivent nouer des liens avec la population cible**

Le lien peut se nouer au moyen de l'action communautaire qui est sensible aux besoins des jeunes. Cette action n'a parfois pas l'efficacité voulue en raison du manque de ressources et de personnel. Les dispensateurs ne doivent pas juger les jeunes s'ils veulent que leur action auprès d'eux soit crédible et digne de confiance.

- **Reconnaître que ces jeunes vont changer seulement lorsqu'ils se sentent prêts**

Plusieurs agences croient que les jeunes quitteront la rue s'ils reçoivent un appui efficace. La réalité est tout autre puisque de nombreux jeunes aiment le style de vie de la rue. Donc, à leur égard, les dispensateurs de service doivent faire preuve de patience et axer

leur intervention sur les besoins élémentaires de subsistance tels que la nourriture et le logement tout en essayant de gagner leur confiance. Il faut recourir à des interventions bien ciblées en présence de jeunes qui veulent quitter la rue et demandent une aide pour opérer la transition. Ces interventions doivent être personnalisées et mises en oeuvre sans délai et de façon coordonnée.

- **Reconnaître l'importance de l'acceptation et de l'intégration**

Souvent, les interventions visent les besoins tangibles dont la nourriture et le logement et l'aide à la recherche d'un emploi. Il ne faut toutefois pas oublier les besoins sociaux des jeunes et le fait qu'ils doivent se sentir acceptés et intégrés dans la société. On doit donc leur offrir la possibilité de participer à des activités sociales importantes et appropriées.

- **Reconnaître que des personnes intéressées peuvent jouer un rôle déterminant dans la prestation des services à ces jeunes**

Les jeunes peuvent profiter de l'influence d'une personne qui leur offre un appui continu et sincère. Il peut s'agir d'un enseignant, d'un travailleur social ou d'un employé d'une agence jeunesse. Il faut saisir les possibilités de nouer et de maintenir des relations avec ces jeunes.

- **Sensibiliser davantage les gens que l'école joue un rôle clé dans l'élaboration de stratégies globales d'intervention à l'intention de cette population à risque**

L'école est la principale arène pour l'exécution de stratégies conçues pour empêcher les jeunes d'opter pour la rue, car elle peut satisfaire aux besoins des jeunes à risque avant leur décrochage. Le système scolaire permet de cerner et de combler les besoins des jeunes peu importe si les problèmes qu'ils éprouvent sont de nature personnelle, familiale ou scolaire.

Références

Anderson, Jim

1993 *Étude sur les jeunes marginaux à Halifax (Nouvelle-Écosse)*. Ottawa, Ministère des Approvisionnementnements et Services.

Brannigan, Augustine et Tullio Caputo

1993 *Étude sur les fugueurs et les jeunes de la rue au Canada : Problèmes conceptuels et méthodologiques*. Ottawa, Ministère des Approvisionnementnements et Services.

Caputo, Tullio, Richard Weiler et Katharine Kelly

1994 *Projet de recherche sur les fugueurs et les jeunes de la rue -Phase II : L'étude de cas de Saskatoon*. Ottawa, Ministère des Approvisionnementnements et Services.

Kufeldt, Kathleen

1991 *Social Policy and Runaways*, Journal of Health and Social Policy, 2,4:37-49.

Kufeldt, Kathleen et Barbara Burrows

1994 *Questions touchant la politique et les services gouvernementaux à l'égard des jeunes sans abri : Données de base*. Ottawa, Programme de subventions nationales au bien-être social, Développement des ressources humaines Canada.

Kufeldt, Kathleen et Margaret Nimmo

1987 *Kids on the Street They Have Something to Say: Survey of Runaway and Homeless Youth*, Journal of Child Care, 3,2:53-61

Kufeldt, Kathleen et Philip Perry

1989 *Running around with Runaways*, Community Alternatives, 1,1:85-87

McCarthy, William

1990 *Life on the Street: Serious Theft, Drug Selling and Prostitution among Homeless Youth*, Dissertation Abstracts International, 51,4:1397A.

McCarthy, William et John Hagan

1991 *Mean Streets; The Theoretical Significance of Desperation and Delinquency among Homeless Youth*, American Journal of Sociology.

McCullagh, John et Mary Greco

1990 *Servicing Street Youth: A Feasibility Study*, Société d'aide à l'enfance de Toronto.

Radford, Joyce L, Alan J.C. King et Wendy K. Warren

1989 *Les jeunes de la rue face au sida*. Ottawa, Santé et Bien-être social Canada.

Smart, Reginald G., Edward M. Adlaf et Karen M. Porterfield

1990 *Drugs, Youth and the Street*, Toronto, Fondation de recherche sur la toxicomanie

Social Planning Council of Winnipeg

1990 *Needs Assessment on Homeless Children and Youth*, Winnipeg, Social Planning Council.

ANNEXE : QUESTIONNAIRE

DURÉE : Début _____ Fin _____ Matricule [][][]

I. EN PREMIER LIEU, DES QUESTIONS À VOTRE SUJET		+
1	Quelle est votre date de naissance? Mois _____ Année _____	M A [] []
2	Votre sexe _____ 1) H _____ 2) F	[]
3	Avec qui habitiez-vous avant d'aller vivre dans la rue pour la première fois? _____ 1) Parents naturels _____ 6) Parenté (préciser) _____ 2) Père _____ 7) Tuteurs _____ 3) Mère _____ 8) Parents nourriciers _____ 4) Père et amie/belle-mère _____ 9) Parents adoptifs _____ 5) Mère et ami/beau-père _____ 10) Autre _____	[]
4	Décrivez votre vie familiale avant que vous ne décidiez de vivre dans la rue pour la première fois	[]
5	Votre vie familiale a-t-elle influé sur votre décision? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
6	Dans l'affirmative, de quelle façon?	[]
7	Qu'est-ce qui vous a poussé à aller vivre dans la rue pour la première fois?	[]
8	Quels sentiments aviez-vous à votre égard avant d'aller vivre dans la rue pour la première fois?	[]

9	Décrivez la situation à la maison avant que vous n'optiez pour la vie dans la rue la dernière fois.	[]
10	Avant votre départ la dernière fois, aviez-vous des contacts dans la rue? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
11	Dans l'affirmative, pouvez-vous nous décrire ces personnes?	[]
12	Avant que vous n'alliez vivre dans la rue pour la première fois, étiez-vous : _____ 1) un solitaire _____ 2) membre d'un groupe d'amis?	[]
13	Si vous aviez un groupe d'ami(e)s, décrivez-le.	[]
14	Les jeunes ont diverses façons de s'afficher selon la mode, leur tenue vestimentaire, leurs intérêts ou leur musique favorite. De quel groupe faisiez-vous partie avant de fuir la maison la dernière fois?	[]
15	Qu'entendez-vous par (<i>réponse à la question 14</i>)?	[]
16	De quelle façon la société perçoit-elle un (<i>réponse à la question 14</i>)?	[]
17	Avant de faire votre fugue, certains de vos amis ont-ils eu des démêlés avec la police? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
18	Dans l'affirmative, quelles en étaient les raisons?	[]

19	Avant de faire votre fugue, avez-vous eu des démêlés avec la police? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
20	Dans l'affirmative, quelles en étaient les raisons?	[]
21	Décrivez votre expérience scolaire avant de faire votre première fugue.	[]
22	Quel était l'aspect le plus positif de votre vie scolaire?	[]
23	Quel était l'aspect le plus négatif de votre vie scolaire?	[]
24	Quel était votre rendement à l'école?	[]
25	De quelle façon votre vie familiale influait-elle sur vos études?	[]
26	Avez-vous déjà décroché? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
27	Dans l'affirmative, dites nous pourquoi (un incident critique est-il survenu?)	[]
II. EXPÉRIENCES DANS LA RUE		
28	Lorsque vous êtes allé vivre dans la rue pour la première fois, vous l'avez fait (fondez la réponse sur les renseignements fournis plus tôt ou posez des questions complémentaires) suite à une fugue de la maison/pour décrocher un emploi/pour une autre raison.	[]

29	Avez-vous obtenu de l'aide lorsque vous êtes arrivé dans la rue? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
30	Dans l'affirmative, quel genre d'aide avez-vous obtenue?	[]
31	Dans l'affirmative, indiquez qui vous a aidé.	[]
32	En rétrospective, est-ce que quelque chose vous aurait empêché d'aller vivre dans la rue? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
33	Dans l'affirmative, qu'est-ce qui vous en aurait empêché?	[]
34	Qu'avez-vous fait pendant que vous viviez dans la rue. Vous êtes-vous fait tatouer? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
35	Aviez-vous un téléavertisseur ou un téléphone cellulaire? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
36	Avez-vous consommé de la drogue? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
37	Avez-vous modifié la façon de vous habiller? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
38	Aviez-vous un nom de rue? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
39	Quelle image vous faisiez-vous de vous-même pendant que vous viviez dans la rue? Questions complémentaires : négative ou positive?	[]

40	Quelle image croyez-vous que la société se fait des jeunes qui vivent dans la rue?	[]
41	Avez-vous eu des démêlés avec la police? _____1) Oui _____2) Non	[]
42	Dans l'affirmative, quelle en était la raison?	[]
43	Pendant que vous viviez dans la rue, avez-vous pris contact avec des agences sociales (intervenants auprès des jeunes de la rue tels que la Société d'aide à l'enfance, Opération Retour, etc)? _____1) Oui _____2) Non	[]
44	Dans l'affirmative, de quel genre de contact s'agissait-il? est-ce que ces agences _____1) vous ont grandement aidé _____2) n'ont offert que peu d'aide	[]
45	Qu'est-ce qui vous pousse à penser ainsi?	[]
III. RETOUR À UNE VIE NORMALE		
46	Qu'est-ce qui vous a retenu dans la rue?	[]
47	Qu'est-ce qui vous a poussé à abandonner ce style de vie? Question complémentaire - pour un événement critique	[]
48	En rétrospective, est-ce que quelque chose aurait pu vous pousser à abandonner la rue plus tôt? _____1) Oui _____2) Non	[]
49	Dans l'affirmative, quel serait cette chose?	[]

50	Avez-vous tenté plus d'une fois d'abandonner la rue? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
51	Dans l'affirmative, qu'est-ce qui vous a poussé à rester?	[]
52	Comment avez-vous su que le moment était venu d'abandonner la rue?	[]
53	Au moment de quitter la rue, quel a été le plus grand obstacle à se dresser devant vous?	[]
54	Lorsque vous avez décidé d'abandonner la rue, qu'avez-vous fait pour réintégrer la société?	[]
<p>En utilisant une échelle de 1 à 5 (1 signifiant peu important et 5 très important) quelle est l'importance des facteurs suivants dans le retour à la société?</p>		
55	Un bon emploi.	[]
56	Un logement décent.	[]
57	Faire partie d'un programme ou travailler avec une agence particulière. (Laquelle?) _____	[]
58	Existe-t-il d'autres facteurs importants dans la transition vers la société dominante? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
59	Dans l'affirmative, quels sont-ils?	[]
60	Vous a-t-on aidé à quitter la rue? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
61	Dans l'affirmative, quel genre d'aide vous a-t-on offert?	[]

62	Dans l'affirmative, qui vous a aidé?	[]
63	Quel genre d'aide avez-vous obtenue?	[]
64	Quels étaient vos buts personnels lorsque vous avez décidé d'abandonner la rue?	[]
65	Maintenant que vous ne vivez plus dans la rue depuis un certain temps, vos buts ont-ils changé? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
66	Dans l'affirmative, de quelle façon?	[]
67	Quel est votre degré de réussite dans l'atteinte de vos buts?	[]
68	Pourquoi pensez-vous ainsi?	[]
<p>Nous aimerions savoir ce qui vous a aidé à atteindre vos buts. Sur une échelle de 1 à 5 (1 étant peu important et 5 étant très important), quelle est l'importance des facteurs suivants dans l'atteinte de vos buts?</p>		
69	Un bon emploi.	[]
70	Un logement convenable et abordable.	[]
71	Accès à des services personnels.	[]
72	Connaître le genre de services et de ressources disponibles.	[]
73	Avoir des personnes aidantes	[]
74	Avoir des ami(e)s qui vous comprennent.	[]

75	Y a-t-il d'autre chose qui vous a aidé à atteindre vos buts?	[]
76	Qu'est-ce qui vous a empêché d'atteindre vos buts?	[]
77	En étant réaliste, qu'aimeriez-vous faire dans dix ans?	[]
78	En étant réaliste, que pensez-vous faire réellement dans dix ans?	[]
79	Pensez-vous à retourner vivre dans la rue? _____ 1) Oui _____ 2) Non	[]
80	Dans l'affirmative, qu'est-ce qui vous y attire?	[]
81	Où avez-vous habité après avoir abandonné la rue la première fois? _____ 1) premier endroit _____ 2) deuxième endroit _____ 3) troisième endroit	[]
82	Où habitez-vous maintenant? Indiquez les trois derniers endroits ainsi que le nombre de mois à chacun d'entre eux. 1) Lieu actuel _____ Pendant combien de temps? _____ 2) Deuxième lieu _____ Pendant combien de temps? _____ 3) Troisième lieu _____ Pendant combien de temps? _____	[] [] [] [] [] []
83	Fréquentez-vous l'école à l'heure actuelle? _____ 1) Oui, à plein temps _____ 2) Oui à temps partiel _____ 3) Non	[]
84	Dans l'affirmative, depuis combien de temps êtes-vous à l'école? _____ (mois)	[] []
85	Avez-vous un emploi? _____ 1) Oui, à plein temps _____ 2) Oui à temps partiel _____ 3) Non	[]
86	Dans l'affirmative, depuis combien de temps travaillez-vous? _____ (mois)	[] []
87	Combien d'ami(e)s intimes avez vous à l'heure actuelle? _____	[] []

88	Combien de ces amitiés sont récentes? _____	[] []
89	Combien de ces ami(e)s sont des ami(e)s de la rue? _____	[] []
90	Que faites-vous dans vos moments libres?	[]
91	Avec qui passez-vous vos moments libres?	[]
92	Décrivez l'image que vous avez de vous-même depuis que vous avez quitté la rue. (Est-elle positive ou négative?)	[]
93	Pourquoi vous sentez-vous ainsi?	[]
94	Est-ce que votre attitude a changé depuis que vous avez quitté la rue? _____1) Oui _____2) Non	[]
95	Dans l'affirmative, comment?	[]
96	Est-ce que votre apparence a changé depuis que vous avez quitté la rue? _____1) Oui _____2) Non	[]
97	Dans l'affirmative, comment?	[]
98	Avez-vous gardé un souvenir quelconque de votre vie dans la rue? _____1) Oui _____2) Non	[]
99	Dans l'affirmative, qu'avez-vous gardé?	[]
100	Quel est le plus grand défi qui se dresse devant les jeunes qui veulent quitter la rue?	[]

101	Avez-vous des remarques à nous faire?	[]
Nous avons terminé notre entrevue. Nous vous remercions de votre collaboration.		